

IL N'Y A PAS DE RAPPORT SEXUEL

UN FILM DE
RAPHAEL SIBONI

REVUE DE PRESSE

LE MONDE, Isabelle Régnier
LIBÉRATION, Philippe Azoury
LE CANARD ENCHAÎNÉ, David Fontaine
LE PARISIEN
20 MINUTES
LES INROCKS, portrait de Raphaël Siboni par Claire Moulène et critique par Jacky Goldberg
TÉLÉRAMA, Jérémie Couston
VSD, Olivier Bousquet
POLITIS, Christophe Kantcheff
TÉTU, Romain Charbon
GRAZIA, Sylvain Monier
BE, Mathilde Lorit
LES CAHIERS DU CINÉMA, J.-S. Chauvin
POSITIF, Philippe Rouiller
TRANSFUGE, Romain Blondeau
ROCK & FOLK, Christophe Lemaire
GEEK MAGAZINE, Virgile Iscan
EXCESSIF.COM, ITW d'HPG par Romain Le Vern
AMUSEMENT.COM, ITW de Raphaël Siboni et d'HPG par Dounia Beghdadi

IL ÉTAIT UNE FOIS LE CINÉMA.COM, ITW de Raphaël Siboni et d'HPG
et critique par Kamel Boukdanel
RUE 89.COM, ITW de Raphaël Siboni
par Renée Greusard
AVOIR-ALIRE.COM, Frédéric Mignard
CRITIKAT.FR, Nicolas Maille
CULTUREPOING.COM, Cyril Cossardeaux
FILMOSPHERE.COM, Cécile Zanotti
LANTERNA MAGICA.FR, Benoît Thévenin
L'IMPARFAITE.COM, ITW de Raphaël Siboni par Damien Bright
CHRONICART.COM, Yann François
CRITIQUE FILM.FR, Franck Bortelle
EXPRESS.FR, Thierry Chèze
FROGGY DELIGHT.COM, Philippe Person
CUTLAREVUE.FR, Romain Sublon
MSN.COM



EN SALLES DEPUIS LE 11 JANVIER 2012
WWW.CAPRICCI.FR

HPG, sa vie, son sexe, sa dévoration

Une plongée dans l'univers de l'acteur porno, à travers le montage de milliers d'heures de rushes

Il n'y a pas de rapport sexuel

■■■

Dans l'hypothèse où l'on prendrait ce film en cours de route, *Il n'y a pas de rapport sexuel* se donnerait à voir comme un making of de films X d'HPG. Un montage de séquences tournées dans le studio de ce personnage hors norme, hardeur professionnel, réalisateur, cadreur et producteur de films porno, qui s'illustre régulièrement par ailleurs comme auteur de films indépendants « classiques » (*HPG, mon vit mes œuvres, On ne devrait pas exister...*), prisés des festivals et de la critique cinématographique.

La matière en soi est passionnante. Mais elle est loin de résumer ce film, qui échappe à toutes les catégories existantes, né de la rencontre entre HPG et le vidéaste Raphaël Siboni. Le producteur Thierry Lounas les a mis en relation quand il a découvert que le premier accumulait depuis des années des milliers d'heures de rushes de making of. Laisant tourner plusieurs heures par jour, à différents endroits de son studio, une caméra posée sur un trépied, HPG avait recréé là son propre petit loft, sans bien savoir à quoi pourraient servir les images. Siboni a tout visionné et en a tiré un film.

La première question que pose ce film est donc celle de l'identité de l'auteur. Signé Siboni, il n'existerait pas sans la folle volonté d'archivage d'HPG, sans sa personnalité dévorante d'orchestrateur mégalomane des corps et des images. Et, pourtant, celui-là dit ne pas assumer le film. En même temps, il accepte d'en faire la promotion...

La grande réussite du projet tient à cette manière qu'il a de brouiller les repères, à tous les niveaux. Le mélange des genres inhabituel que fabrique l'industrie du X, où le sexe, l'argent et le pouvoir se mélangent ouvertement, met à mal, pendant une heure et demie, les certitudes et les modes de représentation du spectateur. *Il n'y a pas de rapport sexuel* n'est pas un making of de film porno, c'est une œuvre conceptuelle troublante, qui ouvre chez le spectateur des abîmes de questionnement – sur la sexualité (à l'heure



HPG dit ne pas assumer le film de Raphaël Siboni et, en même temps, en assure la promotion. DR

d'Internet accessoirement), sur les mystères du désir et du plaisir, de la domination et de l'aliénation, sur le rapport à soi, à l'autre, la part qu'y prend l'image... Le fait que Siboni vienne de l'art contemporain et non du cinéma, qu'il se soit largement illustré par une pratique collaborative (avec l'artiste Fabien Giraud notamment), n'y est sans doute pas pour rien.

Que montre ce film ? Des hardeurs en action. Rien d'érotique toutefois, rien de véritablement excitant. Le cinéma en général est affaire d'angle de vue, et ce film où l'on voit HPG tourner dans toutes les positions possibles – à genoux, debout, allongé sur le dos sous une table – le montre admirablement. Reculez la caméra d'un mètre, et au lieu de l'acte sexuel suggéré par le gros plan de visage gémissant qu'HPG est en train de filmer, vous verrez un acteur nu balancer le rocking-chair sur lequel est allongée sa partenaire et lui claquer les cuisses pour simuler le bruit des chairs qui s'entrechoquent.

Le porno est un secteur professionnel, les acteurs en sont les techniciens. Ils sont tous introduits, ici, par un plan de face, présentant leur carte d'identité et leur carte Vitale (floutés, pour protéger

l'identité de ces personnages qui portent tous des pseudos). C'est un boulot, et comme pour n'importe quel boulot, il y a des jours où on a moins envie d'y aller, il y a des collègues qu'on apprécie et d'autres moins. Certains vous excitent, avec les autres il faut simuler.

C'est un travail, mais un travail qui met en crise la notion de travail. Le mélange qui s'opère dans le studio, notamment, entre professionnels et non-professionnels participe au brouillage des frontières. De plus en plus d'amateurs, on le voit, participent pour leur propre plaisir

Acteur X est un travail, mais un travail qui met en crise la notion de travail

à des tournages de films porno. On voit ainsi des jeunes femmes étrangères au milieu venir passer une après-midi pour réaliser un de leurs fantasmes devant la caméra d'HPG. L'une d'elles est tellement secouée par le plaisir qu'elle en a tiré qu'elle finit en pleurs, comme touchée par la grâce. En bon patron de PME, HPG profite de cette manne formidable que sont ces perfor-

meuses amatrices, comme il profite de tout ce qui vient à lui. On peut y voir du cynisme, ou simplement une stratégie de survie. De la part de ce trublion qui revendique volontiers ses origines prolétaires, cette manière de faire feu de tout bois relève aussi d'un pragmatisme subversif, parfaitement en phase avec son époque.

Le film met constamment en jeu un nuancier de contradictions déroutant, sans jamais asséner de jugement. Une même scène pourra être appréciée pour son aspect comique (HPG qui filme nu, sans un poil sur le caillou ni ailleurs, prêt à sauter dans l'arène, est un des corps burlesques les plus délectables du cinéma français contemporain), ou rejetée pour sa cruauté déprimante. « *La chair est triste, hélas !* » Jamais la phrase de Mallarmé n'a paru si à propos que dans les premières scènes de ce film. Dans les dernières, la pétulante Ana et le couple d'acteurs gays tout harnachés qui se préparent à tourner donnent l'impression, au contraire, qu'elle n'a jamais été si ludique. Alors, quoi ? ■

ISABELLE REGNIER

Film français de Raphaël Siboni. Avec HPG, Phil Holliday (1h18).

A L'AFFICHE CINÉMA  

LE PORNO MIS À NU

AU RAPPORT Montage de rushes du hardeur HPG, où le X se dévoile, ridicule, cruel, humain.

IL N'Y A PAS DE RAPPORT SEXUEL de **RAPHAËL SIBONI** avec HPG... 1108

On se doutait qu'en déboulant avec un titre lacanien, il n'y a pas de rapport sexuel ne se contenterait pas de montrer l'immense HPG au travail dans un gymkhana sexuel souvent aussi barbaque que pornographique, mais s'amuserait à poser trois, quatre questions théoriques. Natis, on imaginait que celles-ci concerneraient la pornographie en elle-même : quel regard elle produit ?, comment on la filme ? Or c'est autre chose qui se trouve au bout de ce film de montage signé par l'artiste contemporain Raphaël Siboni : un gros problème d'appropriation. Ce qui gêne devant ce film, ce n'est ni sa franchise sexuelle ni sa clownerie moqueuse (de ce point de vue-là, il y a longtemps que HPG nous a dessillés), mais le fait qu'il n'y a pas de rapport sexuel soit présenté comme « un film de Raphaël Siboni ». Pour être entendue, cette formule appelle une définition très large, très souple, hyperthéorique, voire supercardide de la réalisation quand le seul matériel de ce montage, ce sont ces milliers d'heures de rushes filmés par HPG lui-même - car en plus de la caméra qui lui sert à capter la scène, le hardeur-réalisateur-producteur se couvre depuis dix ans d'une seconde caméra, une caméra témoin, qui tourne avant, pendant et après la prise.

Accidents. Cet œil-de-bœuf lui servira de making-of et, le cas échéant, de matière infinie à un journal intime qu'il tient plus ou moins consciemment, HPG aimant froter ses prod de cul à toute une glaise brûlante et authentique (chez lui, on trouve tout type de corps, on vient baiser chez HPG avec son âge, ses cicatrices, ses boutons, sa cellulite) contre laquelle il n'a jamais cessé de trouver matière à bander, à rire et à jouir.

La vie et ses accidents écla-boussent la prise mais encore les interminables heures d'attentes qui enveloppent

d'ennui un tournage (pas que de cul, d'ailleurs) - d'où la caméra making-of.

A ce titre, le montage, aussi algu soit-il, qu'a fait Raphaël Siboni de ces rushes ne suffit pas en faire le seul signataire de ce film. Car ce montage ne relève pas de la logique artistique du found footage. Déjà parce qu'ici seul HPG mouille le maillot, mais surtout parce que partout dans le plan on sent sa patte dans sa façon unique de cadrer large un espace pour pouvoir l'occuper en plein, y exécuter son numéro et diriger sa rencontre avec l'autre comme une longue improvisation fellinienne (Deleuze disait bien de Fellini qu'il ne filmait que des numéros de variétés).

Abîme. Sur cette matière déjà signée, Siboni n'a fait qu'un travail d'éditeur et de curateur (ainsi Bérénice Abbott montrant et organisant les archives d'Atget) qui aurait mérité que le film soit au minimum attribué à leurs deux noms. Mais le ready-made est passé par là, et Siboni, parce qu'artiste (et parce que HPG, flatté, le veut bien), se dit qu'il peut signer sur l'émail du crâne de HPG comme Duchamp sur celui d'une pissotière.

Oublions et regardons de près quelles pépites Siboni a débusqué dans ces milliers d'heures branquignoles. Des suites d'accidents heureux, une caméra qui tombe (au générique seulement, on n'est pas chez Vidéo gag), un plan soft qui simule tout sauf le ridicule, une conversation de bureau, en pleine scène d'éjac faciale, sur la difficulté du grandiose William (coéquipier de légende des productions HPG) à juter plus de cinq fois par jour. Des moments de grande humanité et de cruauté mêlées (« certains penseront que je suis une odeur, moi le premier », admet-il).

Et surtout, cette étrange impression de voir pour la première fois le porno de dos (son envers, sa vérité) et d'y ressentir très fort l'espace entre les corps, abîme minus mais où, sous l'ennui, viennent s'engouffrer les défenses humaines de chacun pour qu'effectivement il n'y ait jamais ici de rapport sexuel.

PHILIPPE AZOURY

*Les films qu'on peut voir
cette semaine*

**Il n'y a pas
de rapport sexuel**

Sous cette phrase de Lacan, un documentaire hors normes, vertigineux, qui dévoile les coulisses et les trucages du porno. Misères et raideurs des hardeurs : où l'on découvre que les acteurs masculins, qui s'astiquent désespérément entre deux prises, simulent autant, quoique moins admirablement, que les actrices, qui, elles, semblent tant s'ennuyer !

L'acteur devenu réalisateur HPG a laissé l'artiste plasticien Raphaël Siboni puiser sans censure dans les milliers d'heures de « making of » de ses films, enregistrés par une caméra fixe sur trépied qui, sous un autre angle, révèle le bricolage et le comique involontaire des tournages. Quitte à ce que HPG, dans ce portrait cruel, se voie lui-même en « ordure », manipulant sans scrupules tel jeune débutant.

Un film qui met à nu le fameux duo entre réalisateur et actrice !

— D. F.

CRITIQUE**Le X au rayon X**

Chez HPG, tout est lisse, le crâne, le torse, le pubis, tout, sauf ses propos. Lorsqu'il tourne — entièrement nu comme ses interprètes — dans le sous-sol d'un pavillon anonyme, ce maître étalon du cinéma porno ne mâche pas ses mots avec ses acteurs. Il les brusque, les chauffe, les motive pour améliorer leur performance. En l'observant disséquer une scène de fellation à l'attention d'une jeune actrice penchée sur l'instrument de travail de son partenaire, au fond d'un canapé en cuir, et détailler le meilleur angle pour la caméra, on comprend que chez HPG, la mécanique du sexe à l'écran ne souffre pas l'à-peu-près. Réalisé à partir des « making-of » de ses tournages, « Il n'y a pas de rapport sexuel » (titre emprunté au psychanalyste Lacan) offre un regard cru, souvent glauque, parfois puissamment drôle, et toujours parfaitement assumé, sur l'industrie du porno à la sauce HPG.

« Certains penseront que je suis une ordure, moi le premier peut-être. Mais le malaise que j'éprouve devant le film est le signe, à mon avis, que le projet est réussi », explique le hardeur qui sortira bientôt son premier film non X, « les Mouvements du bassin », avec Eric Cantona et Rachida Brakni.

H.L.

« Il n'y a pas de rapport sexuel », documentaire pornographique de Raphael Siboni, avec HPG, Cindy Dollar...

Durée : 1 H 18. Int. moins de 18 ans. ■ □ □

NOUS AVONS AIMÉ

■ □ □ Un peu ■ ■ □ Beaucoup

■ ■ ■ Passionné

□ □ □ Pas du tout

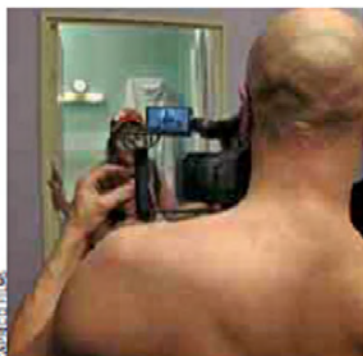


12 JANVIER 2012

DESSOUS CHOCS

Les coulisses du cinéma X

Vous avez rêvé d'être une petite souris sur le tournage d'un film porno? Raphaël Sibony l'a fait pour vous dans *Il n'y a pas de rapport sexuel*. Le réalisateur a planté sa caméra sur ceux de la star du X HPG, puis a monté des milliers d'heures de rushes pour offrir une plongée unique dans un univers méconnu. Drôle, quand HPG essaye d'expliquer un scénario incompréhensible à ses comédiens, poignant, quand une jeune femme tente de le séduire, ou beau, quand l'homme épuisé s'écroule après une



De dos, Hervé-Pierre Gustave (HPG).

journée de labeur, ce documentaire interdit aux moins de 18 ans en raison de ses scènes de sexe explicites est tout simplement unique. ■ **C.V.**



Il n'y a pas de rapport sexuel de Raphaël Siboni

Le hardeur HPG a confié les rushes de ses films à un jeune plasticien. Qui en a tiré un très beau documentaire sur les travailleurs du sexe.

Tout commence par une idée simple, très belle : un matricule et deux (ou trois, ou quatre) pseudos apparaissent à l'écran au début de chaque nouvelle séquence d'*Il n'y a pas de rapport sexuel*. "3532/Pom Pom Girl/Storm", par exemple. À côté de cette inscription, identification élémentaire de la scène pornographique à suivre, le visage d'un acteur ou d'une actrice en train de tendre ses papiers d'identité à la caméra.

Dans le film, documentaire, que nous voyons, le réalisateur a choisi de flouter les papiers pour respecter l'anonymat. Dans le réel, bien sûr, ils ne le sont pas : c'est la preuve que la personne est majeure et consentante ; de façon plus allégorique, ces plans valent surtout comme signe du basculement d'un monde vers un autre, comme soumission à ses règles, façon de dire "moi, monsieur machin, m'appelle désormais Storm, et accepte de me livrer

entièrement aux désirs de celui qui tient la caméra". L'abandon de l'acteur à son réalisateur est une chose plutôt classique au cinéma, X ou pas ; mais il se double ici, c'est plus rare, d'un abandon du réalisateur lui-même. À qui ? À un jeune plasticien, Raphaël Siboni, qui fait là sa première virée dans le cinéma "traditionnel" en scrutant, avec une intelligence et une lucidité stupéfiantes, un monde qui ne l'est on ne peut moins, "traditionnel".

Son film se compose entièrement d'images existantes, milliers d'heures de making-of accumulées depuis dix ans par HPG, acteur-réalisateur-performeur de génie, à qui l'on doit un premier long métrage, *On ne devrait pas exister*, et dont on attend le second avec impatience. Ainsi, sur chacun de ses tournages, une caméra DV posée sur pied le filme en train de diriger ses acteurs (d'une façon, disons, peu conventionnelle), de débriefer avec eux ou de passer lui-même à l'action. On le découvre tour à tour concentré, bordélique, consciencieux, manipulateur, vrai salaud, touchant, drôle, pathétique, impérial. C'est un peu comme si

une équipe du magazine *Strip-tease* se tenait à ses côtés depuis des années, sauf que notre homme est toujours tout seul, avec sa bite et sa caméra (et ses acteurs). Un cas, probablement unique, de mise à nu par lui-même d'un artiste (sans guillemets) au travail, un abandon complet, donc, qui ne prend toutefois sens qu'une fois le magma d'images passé par le regard d'un autre artiste, capable de lui donner forme et sens.

C'est ici que Siboni intervient, de façon remarquable. Son film est construit comme une vaste comédie du travail – Luc Moullet en aimerait la sécheresse burlesque, l'absurdité profonde et l'humour à froid –, une enquête anthropologique éloignée de tout jugement moral, sur une petite entreprise qui fait des corps sa matière première et de la caméra son outil de travail. Monté avec un sens aigu de la dramaturgie qui n'en fait pas un objet de galerie mais bel et bien de salle obscure, *Il n'y a pas de rapport sexuel* – référence maligne à Lacan – montre d'abord l'attente, l'exténuation des corps, les trucages un peu minables : ici les

fausses claques sur les fesses, là le faux sperme ou les positions impossibles.

Mais il montre aussi les moments de grâce volés à la rapacité de la caméra : tel baiser véritable entre deux acteurs soudain pris d'un violent désir, alors qu'ils viennent de baiser pour de faux et que le réalisateur est parti faire une pause, telle crise de larmes d'une actrice débutante au moment du "coupez!", dont on ne sait si la douleur ou le plaisir intense l'a provoquée – moments proprement sublimes qui font trembler la fine paroi entre la pornographie et l'art, et regretter que les deux ne décident pas plus souvent de se donner la main. On se dit alors, sans que ne soient jamais accablés, c'est la grande force du film, les protagonistes de ce petit monde tel qu'il va, on se dit qu'il s'en faudrait de peu pour que le surgissement de la beauté dans le porno ne soit plus l'exception mais la règle. **Jacky Goldberg**

Il n'y a pas de rapport sexuel de Raphaël Siboni, avec HPG, Michael Cherrito, Anna Polina (Fr., 2011, 1 h 19)

un cas, probablement unique, de mise à nu par lui-même d'un artiste au travail

Raphaël Siboni

Cet artiste contemporain sort son premier long métrage réalisé à partir de rushes et de making-of du producteur et acteur porno HPG.

Hétéro, homo, mature, lolita, poilue, dodue... : tout y passe dans *Il n'y a pas de rapport sexuel*, le premier long métrage de Raphaël Siboni réalisé à partir des milliers d'heures de rushes et de making-of du producteur, réalisateur et acteur porno HPG. *"Aujourd'hui, la pornographie se consomme sous la forme d'une liste infinie de scènes répertoriées par mots-clés"*, commente Siboni, plus familier des cimaises de musées que des coulisses du X.

A 30 ans tout juste, Raphaël Siboni est en effet un omni dans le champ du documentaire et, plus encore, dans celui de l'industrie pornographique. Passé par les Beaux-Arts de Paris et Le Fresnoy, il s'est surtout fait connaître, avec son acolyte Fabien Giraud, grâce à ses vidéos et ses installations décomplexées qui interrogeaient tour à tour les codes des films de série Z, les *fan addictions* [cf. l'armée de Dark Vador présentée en 2008 au palais de Tokyo], le tuning et plus récemment les affres de la technique et les appareils de vision, à l'image de leur dernier film tourné dans l'accélérateur de particules du Louvre, *La Mesure Aglaé*.

"Au-delà d'un film sur la pornographie, il s'agit ici aussi d'un film sur la vision", analyse Raphaël Siboni au sujet d'*Il n'y a pas...* : *"Ces corps travaillent et sont travaillés par la caméra."*

Claire Moulène
photo Frédéric Stucin/M.Y.O.P
Il n'y a pas de rapport sexuel
lire critique du film page 54





**IL N'Y A PAS DE
RAPPORT SEXUEL
RAPHAËL SIBONI**

.....
A partir de milliers d'heures de making of enregistrées par une caméra témoin lors des tournages du réalisateur et hardeur HPG, Raphaël Siboni a conçu un documentaire (interdit aux moins de 18 ans) étrangement touchant et désopilant sur le porno. On y découvre l'envers, très prosaïque, du décor : la fatigue, l'attente, le bruitage d'une fessée et des personnages à l'impayable franc-parler. Des moments inattendus, aussi, comme ce baiser langoureux et spontané, échangé par deux acteurs au milieu d'un champ...

JÉRÉMIE COUSTON

| Documentaire français (1h18).



14 JANVIER 2012



L'envers du cul

Pas question de développer une quelconque érection en regardant *Il n'y a pas de rapport sexuel**. Dans le documentaire de Raphaël Siboni, la chair est triste. Documentaire, ou plutôt making of du travail réalisé depuis des années par le comédien et réalisateur porno HPG, lequel a pris pour habitude de laisser tourner constamment une caméra numérique sur ses plateaux. Attentes interminables, trucages bricolés, dialogues improvisés, le résultat offre une vision aussi pertinente que déprimante du X actuel destiné à Internet. Un monde peuplé d'ouvriers plus ou moins anonymes de la cause sexuelle. ■

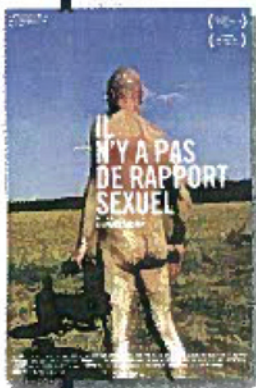
O. B.

(* De Raphaël Siboni. 1 h 19.

CINÉMA

Il n'y a pas de rapport sexuel

HPG, acteur et réalisateur de films porno, a filmé pendant plusieurs mois ses tournages, emmagasinant des milliers d'heures de rushes, qu'il a confiés à un artiste vidéaste, Raphaël Siboni, pour que celui-ci construise son propre film, en toute liberté. On



entre ainsi dans les coulisses, trop peu connues, du film X : la manière dont sont fabriquées les scènes de sexe, les relations hors prises de vues entre les acteurs, le quotidien du réalisateur, gestionnaire

de sa petite entreprise. Si elle est particulière, l'activité qui est ici montrée relève bien d'un travail, où chacun s'applique à rendre au mieux, souvent grâce à des artifices, ce qui est attendu par les consommateurs de porno, mais où, assurément, « il n'y a pas de rapport sexuel », selon la célèbre formule de Lacan. Dénué de jugement moral, le film est tour à tour comique – attentes dans des postures improbables –, parfois inquiétant – la manière désagréable dont HPG enrôle un acteur débutant pour une scène homosexuelle –, ou désarmant – une jeune actrice amateur submergée par des pleurs de plaisir après une scène de sexe. Un documentaire recommandable, quoi qu'on pense du porno.

Il n'y a pas de rapport sexuel,
Raphaël Siboni, 1 h 18.

TÊTU

JANVIER 2012

[la réplique]

DOCU

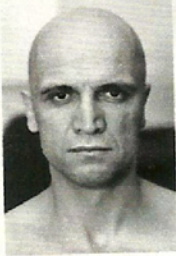
“- Sofia, 22 ans. Voilà: je vais me faire prendre par plusieurs mecs que je connais pas.

- Et tu fais ça parce que dans ta vie privée c'était comment?

- Bah, c'était le calme plat, quoi.”

Phrase extraite d'*Il n'y a pas de rapport sexuel*, de Raphaël Siboni. Sortie en salles le 11 janvier.

TÊTU JANVIER 2012



BOF!

**HPG,
producteur
et réalisateur
de films X.**

«J'ai trouvé
Q.I. agréable
et pas conne.

Alysson Paradis est très crédible en gentille hardeuse vaguement intello. J'ai d'ailleurs connu ce cas de figure: des actrices qui arrêtent le porno pour reprendre leurs études. L'aspect intéressant est le traitement sitcom de l'ensemble, associé à des dialogues assez hard. Reste que les personnages sont un peu trop bien peignés. La réalité du monde du porno est plus tendue, plus dangereuse, pas drôle. Soyons francs: il est nécessaire d'être un peu dingue pour exercer ce métier. Je regrette un peu cette absence de dangerosité "bukowskienne" propre à ce milieu. Mais bon, j'imagine que ce n'était pas non plus le but du réalisateur...»

*Il n'y a pas de rapport sexuel
de Raphaël Siboni (portrait de HPG).
En salle le 11 janvier.*



6 JANVIER 2012



TRIVIAL

Il n'y a pas de rapport sexuel
De Raphaël Siboni.

Plongée dans le hors-champ du porno avec ce docu conçu à partir de milliers d'heures de rushes enregistrées pendant les tournages de HPG, réalisateur et hardeur. Il en ressort un portrait très ambivalent de l'"artiste", et parfois un certain malaise face aux coulisses du milieu.

Il n'y a pas de rapports sexuels

de Raphaël Siboni

France, 2011. Documentaire. 1 h 28. Sortie le 11 janvier.

HPG, acteur porno, réalisateur de X, auteur de films « traditionnels » (*On ne devrait pas exister*, présenté à la Quinzaine des Réalisateurs en 2006), performeur d'une œuvre intime singulière (le génial *HPG, son vit, son œuvre*, 1999) a filmé, des mois durant, les tournages de ses propres films « hard » et « soft ». Une caméra, souvent placée sur trépied, a ainsi enregistré la préparation in situ, les négociations avec les acteurs et la fabrication des scènes de sexe. Cette matière emmagasinée, HPG a décidé de l'offrir à un artiste afin que celui-ci, en toute liberté, construise son propre film (jamais HPG n'est intervenu). Après visionnage de ces milliers d'heures, Raphaël Siboni a donc abouti à un montage d'une heure et demie auquel il a donné un titre repris de la célèbre phrase de Lacan « *il n'y a pas de rapport sexuel* ».

Dès les premières minutes, on est immédiatement saisi par la force documentaire du film, probablement l'un des premiers à décrire la fabrication du porno dans toute sa complexité, sans le moindre jugement de valeur (aucune hystérie *pro* ou *anti* ici) et surtout en le décrivant comme un travail. La dimension souvent cocasse et touchante du film vient du décalage entre ces corps d'habitude saisis dans une figuration outrancière de la jouissance et le fait que souvent dans le film, en effet, il n'y a pas de rapport sexuel, aucune jouissance, juste un rôle à jouer. Il faut voir ces moments silencieux où les filles attendent nues, tranquille, qu'on tourne enfin la scène, ces pénétrations feintes, ces tapes sur les fesses dont le cadre large permet de montrer la fausseté, cette actrice qui discute acting avec son partenaire dans une posture improbable, entourée de verges en érection et du faux sperme sur la bouche, ou encore ce jeune hétéro, prénommé « puceau », qui se laisse sodomiser sans plaisir juste parce que HPG (après un moment de manipulation assez trouble) le lui demande (mais le

jeune homme reviendra plus tard pour tourner d'autres scènes homosexuelles) : rien de moins éloigné de la jouissance – et de son envers, la souffrance – que ces moments où la caméra enregistre le travail de professionnels. Néanmoins *Il n'y a pas de rapport sexuel* n'est jamais sinistre ou ennuyeux, il est même tour à tour fascinant et drolatique, parfois remuant quand soudain une actrice amateur submergée par l'émotion pleure après une scène de sexe, prise entre la peur, le plaisir et le doute, émouvant quand on saisit cet élan de tendresse inattendu entre deux partenaires au milieu d'un champ, sans parler du plan final, sublime, qui dit en creux quelque chose de ces corps au travail.

Jean-Sébastien Chauvin

Il n'y a pas de rapport sexuel

Français, de Raphaël Sibony, avec HPG, Cindy Dollar, Michael Cherrito, Stracy Stone, Phil Holliday, Ariana Agia, Anna Polina, William Lebris.



Depuis l'orée des années 90, l'acteur réalisateur et producteur HPG s'est imposé comme un pilier infatigable du X français. Son sens de l'autodérision et son franc-parler, rehaussés d'une brûlante lucidité, en ont fait un personnage attachant et controversé, à qui l'on doit aussi un sulfureux journal filmé, *HPG, son vit, son œuvre* (2001), et un curieux premier long métrage « traditionnel », *On ne devrait pas exister* (2006). L'essentiel de son activité reste néanmoins les bandes pornographiques qu'il interprète et réalise à la chaîne. Sur ses tournages, il a pris l'habitude d'allumer une caméra supplémentaire, laissée le plus souvent sur un trépied (mais pas toujours), emmagasinant ainsi des milliers d'heures d'enregistrements, dans lesquels il a laissé le vidéaste et plasticien Raphaël Sibony faire son choix. *Il n'y a pas de rapport sexuel* est ainsi une suite de morceaux de *making of*, présentés sans commentaires ni explications. D'une scène à l'autre, l'intérêt est très inégal.

Le portrait en creux de HPG parachève l'ambiguïté de son image. Mais ce qui passionne, c'est la vérité de ces moments qui précèdent ou suivent les tournages, moments d'abandon ou de tension où les corps ne trichent pas. Certains passages révulsent et effraient, tant ils vont loin dans le sordide ou la manipulation. Mais il y a aussi de superbes instants de grâce, comme ce baiser passionné arraché aux mouvements impersonnels de gymnastique ou le dernier plan sur les corps des amants endormis.

Ph. R.

par Romain Blondeau

IL N'Y A PAS DE RAPPORT SEXUEL RAPHAËL SIBONI

PENDANT PLUS DE DIX ANS, le temps d'installer son petit empire dans la production porno française, l'acteur-réalisateur HPG a enregistré et archivé les making-of de tous ses tournages. De cette matière brute (des milliers d'heures filmées en contrebande), le plasticien Raphaël Siboni a extrait le montage presque expérimental *Il n'y a pas de rapport sexuel* : un documentaire fascinant sur les coulisses du gonzo, ce sous-genre du X dépouillé à l'extrême dont HPG a fait sa signature. Le titre, emprunté à la fameuse formule de Lacan (« *Il n'y a pas de rapport sexuel chez l'être parlant* »), mène sur la piste du film : on y suit des professionnels du sexe au travail dans une reconstruction artificielle du désir (voir ces séquences saisissantes où les corps s'épuisent à mimer des pénétrations, ou ces fausses jouissances enregistrées hors champ). Le porno selon HPG (dont le film traduit bien le génie de l'*arte povera*), est cette science très précise de l'imitation du réel : le royaume des illusions. •

IL N'Y A PAS DE RAPPORT SEXUEL

Avec HPG, Phil Holliday...

SORTIE LE 11 JANVIER

Il N'y A Pas De Rapport Sexuel

Hervé Pierre Gustave *alias* HPG est le hardeur le plus zinzin, torturé, intello, nihiliste, popu, rigolo, provo et charismatiquement chauve que la France ait porté. S'il a tourné à peu près deux ou trois millions de pornos devant la caméra depuis plus de 20 ans, il en a fabriqué aussi lui-même quelques centaines en plaçant systématiquement une caméra témoin sur chacun de ses tournages. Ce qui a donné quelques milliers d'heures de rushes dans lesquels a puisé le réalisateur Raphaël Siboni pour concevoir cet étrange film/documentaire, compilation de making of à la fois crue, didact(ri)que, voire hilarant et un peu glauque qui en dit long sur l'univers libertaire, passionnant et décadent de la pornographie. Si HPG s'avère être franchement drôle dans la deuxième partie (notamment lorsqu'il drive un jeune hardeur débutant black de 19 ans complètement largué) il n'en reste pas moins conscient de son statut de pornocrate décadent. Voir ce qu'il dit dans "Autobiographie D'Un Hardeur", passionnant livre d'entretiens qui lui est consacré : "On ne réalise pas un film porno avec de bons sentiments.

Quand la caméra tourne, je ne fais pas de cadeau. Je ne prendrai pas le risque de gâcher le moment que je veux avoir en images. S'il me fallait arrêter une scène sous prétexte que la fille qui arrive dans le porno est dans la misère, je ne ferais pas beaucoup de films. Je suis d'un égoïsme monstrueux. Je pense au film et à mon plaisir. Je me suis assis sur mon humanité." Mais il a beau s'auto-flageller, HPG essaie également de rester un être humain comme le montre cet essai qui a le mérite d'être plus frontal qu'ambigu. □



REVIEWS

CINÉ

CHECK - VIRGILE ISCAN, VINCENT JULÉ

HAPPY FEET 2	85 %
HUGO CABRET	75 %
PÈRE NOËL ORIGINES	80 %
DE L'HUILE SUR LE FEU	87 %
MALVEILLANCE	85 %
30 MINUTES MAXIMUM	81 %
KILLING FIELDS	85 %
TAKE SHELTER	87 %
IL N'Y A PAS DE RAPPORT SEXUEL	87 %
TUCKER & DALE FIGHTENT LE MAL	85 %

Il n'y a pas de rapport sexuel REX DESERECTUS

Réal. : Raphaël Siboni

Comédiens : HPG...

Distribution : Capricci Films

Durée : 1h18

Sortie le 11 janvier












Ovidie étant une femme, elle a raflé l'attention médiatique quand on a découvert que le cinéma porno pouvait réfléchir. Ovidie était certes plus sexy qu'HPG et ses allures de bœuf macho, mais elle était beaucoup moins drôle. Hervé-Pierre Gustave, de son vrai nom, s'offre un montage des heures de making-of glanés sur les scénettes X que l'acteur a réalisées depuis 10 ans. Point de vue des coulisses tragi-comiques à l'image de l'acteur, on navigue entre l'émission *Strip Tease* et les archives passionnantes d'un genre qu'on a rarement vu sous cet œil. Souvent très drôle, parfois émouvant ou franchement pathétique, *Il n'y a pas de Rapport Sexuel* n'a rien d'un film porno si ce n'est quelques plans explicites inévitables qui interdiront le film à une grande partie des spectateurs pour qui la leçon aurait pourtant été passionnante. *V.I*

Date : 9 janvier 2012

Les étoiles de la critique : J. Edgar, Il n'y a pas de rapport sexuel, Intruders...

LCI, Première, Positif, Rock N'Folk, Studio Ciné Live, Radio Nova, Transfuge, Lire et Excessif donnent leurs avis sur J. Edgar, Intruders, Il n'y a pas de rapport sexuel...

	E. B.	T. B.	R. B.	S. L.	RLV	C. L.	B. L.	A. M.	P. R.	
										
Il n'y a pas de rapport sexuel	★★★★		★★★★		★★★★	★★★★		★★★★	★★★	4
J. Edgar	★★★	★★★	★★★		★★★	★★★	★★★	★★★★	★★★★	3,3
Intruders			▼		▼			▼	X	0,6
Dans la tourmente	★★	▼		★★			▼	★★	▼	1,2
Parlez-moi de vous		▼	▼					X	★★★★	1,3
Le projet NIM	★★				★★★				★★★★	2,7
Take Shelter	★★★★	★★★★	★★★★	★★★★	★★★★	★★★	★★★★	★★★★	★★★★	4,3
Louise Wimmer	★★★★	★★★	★★★	★★★★	★★★			★★★★	★★★	3,4
Les Acacias	★★★	★★★	★★★	★★★	★★★		★★★	★★★★	★★	3
Une vie meilleure	★★	★★★	▼	★★★	★★			★★	★★★	2,2
Anonymous					▼			★★★★	▼	1,6
Le pacte		▼	▼					X		0,5
Freakonomics	▼				▼		★★	★★★		1,7
Goodbye Mister Christie					★★			★★		2
Les crimes de Snowtown		★★★	★★	★★★	★★★★		★★★★	★★★★	★★★	3,4
Malveillance		▼	★★	★★	▼	★★★	★★	★★★	★★	2
Echange standard	★★		▼				X			1
Killing Fields		▼			▼		▼	▼		1
A Dangerous Method	★★★	★★★	★★	▼	★★		★★★	★★★	★★★	2,3
Les Boloss	▼	★★	▼	▼		▼			★★	1,2
Le Havre	★★★★	★★★★	★★★★	★★★	★★★★		★★		★★★★	3,5
La délicatesse	▼	▼		▼			★★★	▼	▼	1,1
L'Irlandais		★★★			★★	★★	★★	★★		2,2
Le miroir		★★★★	★★		★★★					3,3
Mission impossible 4	★★★	★★★	★★★★		★★★★	★★★★	★★★★	★★★	★★★	3,5
Hugo Cabret	★★★★	★★★★	★★★★			★★★★	★★★★	★★★	★★★★	3,9
On the Ice		★★★			▼	▼		★★	★★★	2
Père Noël Origines		★★★	★★	★★	★★	★★★	★★★	★★	★★	2,3
The Terrorizers			★★★★		★★★★			★★★★		3,3
Shame	★★★★	★★★	▼	★★	★★★		★★★★	★★★	★★★★	3,1
Carnage	★★★★	▼	★★	★★★	X		★★★★	★★	★★★★	2,5
Le chat potté	★★★		▼				★★★	★★		2
The Lady	★★		▼	★★			▼	▼	▼	1,4
Twilight 4.1	▼		★★★				▼	▼		1,5
Intouchables	★★★★	★★	▼	★★★		★★★	★★	★★★	★★	2,5
Les aventures de Tintin	★★	★★★	★★★		★★	★★★	★★★	★★★	★★	2,6

Date : 9 janvier 2012

Il n'y a pas de rapport sexuel

Par : Romain Le Vern

La critique d'Excessif



L'HISTOIRE : Un portrait de HPG, acteur, réalisateur et producteur de films pornographiques, entièrement conçu à partir des milliers d'heures de making-of enregistrées lors de ses tournages. Plus qu'une simple archive sur les coulisses du X, ce film documentaire s'interroge sur la pornographie et la passion pour le réel qui la caractérise.

« Portrait complaisant d'HPG ? Oubliez. Faux film racoleur et vraie claque. »

A la base, «Il n'y a pas de rapport sexuel» est une phrase de Lacan. C'est la vérité qui émerge de cet incroyable documentaire réalisé exclusivement à partir de rushes issus des caméras que HPG a placé lui-même sur ses plateaux de tournages pendant dix ans (plusieurs milliers d'heures). On pensait subir une publicité vaguement racoleuse à la gloire de la pornstar provoc, on découvre un météore. Peu importe que vous connaissiez ou non les précédents travaux de HPG ou que vous éprouviez ou pas de la sympathie pour sa grande gueule : l'intérêt réside heureusement ailleurs et ne se résume pas à un portrait complaisant. Pour commencer, HPG n'est jamais montré comme le mec cool qu'il aimerait paraître mais plus comme un sadique égotiste qui de temps en temps a besoin d'une caresse ou d'un soupir de mélancolie. A travers son montage, Raphaël Siboni, qui n'a rien du béni-oui-oui idolâtrant cette petite entreprise du sexe, met avant tout en lumière ceux qui passent devant cette caméra et exhibent leurs corps. La chair n'est pas triste mais il n'y a pas la moindre excitation : une fois épuisés, les sexes débandent, les corps se consomment, les illusions s'effondrent dans un fracas atroce et pourtant silencieux.



En réalité, HPG est un marionnettiste qui manipule ses ouailles dans son théâtre d'appartement et entretient un univers factice où l'on ne connaît principalement du désir que sa valeur marchande. Tel un bon metteur en scène, il peut feindre des émotions pour arriver à ses fins, se montrer compatissant ou autoritaire, rassurant ou tortionnaire. Jamais un documentaire n'avait touché de si près l'obscénité au sens premier (sur le devant de la scène). **Il n'y a pas de rapport sexuel** est aussi et surtout un film libre, à la fois hilarant et pathétique, triste et embarrassant, totalement dépourvu de jugement ou de théorie vaseuse. Ce que le spectateur y voit est ouvert à toutes les interprétations, même et a fortiori aux plus équivoques. A une heure où le cinéma ne tolère que le politiquement correct et où Internet autorise une liberté totale en termes de sexualité (la pornographie s'est propagée sur les écrans d'ordinateur en dix ans comme un virus), le résultat ressemble à une Bible sur le gonzo, très contemporain dans ce qu'il révèle sur la consommation démocratisée et virtuelle de la chair.

Il n'y a pas de rapport sexuel : interview HPG

Par : Romain Le Vern

Dans *Il n'y a pas de rapport sexuel*, Raphaël Siboni met à nu les méthodes de travail de la pornstar HPG. Le résultat est explosif.

Dans ***On ne devrait pas exister***, son premier long métrage en tant que réalisateur, HPG mettait ses émotions à nu et réglait ses comptes avec lui-même, partant du hardeur déconneur à celui d'acteur qui prenait une claque d'humilité par Rachida Brakni et Marilou Berry. En attendant de découvrir ***Les Mouvements du bassin***, son second film qui promet d'être un grand moment de cinéma-guerilla, vous pourrez voir dès mercredi ***Il n'y a pas de rapport sexuel***, un formidable portrait de la pornstar monté par Raphaël Siboni, entièrement conçu à partir des milliers d'heures de making-of enregistrées lors de ses tournages.



"Je ne sais pas si *Il n'y a pas de rapport sexuel* va repousser toutes les petites actrices qui continuent d'être emboînées. Quand t'as l'espoir d'une vie meilleure, cet espoir est si profond que voir ce film ne va rien changer du tout..."

Dans ce portrait, Raphael Siboni ne vous porte pas au pinacle.

Ouais mais ça faisait partie du deal. Sa position est radicale, pas du tout dans la gloriole ni dans les effets. J'aurais été incapable de faire ça. Pour faire un tel travail, il fallait un mec qui ne boit pas, qui ne se drogue pas, qui ne partouze pas, qui n'ait pas une grande gueule, qui ne partage pas mon humour. C'est la vision de quelqu'un qui n'est pas comme moi. Si j'ai autorisé l'accès à mes rushes, en acceptant de ne pas avoir un droit de regard, c'est que j'accepte le fait qu'il va mettre en avant ce que je n'aurais jamais voulu montrer. A partir de là, la question ne se pose plus. Je n'ai pas à être d'accord ou pas, chacun partage sa vision sincèrement. D'ailleurs, on n'est pas copains, on ne s'est pas souhaité la bonne année, on ne part pas en vacances ensemble. Bref, je ne connais pas ce mec... Je n'avais que deux demandes : ne pas parler de pognon - j'ai mes pudeurs - et ne pas choisir des personnes qui ne voudraient pas apparaître sur grand écran. Dans mes contrats d'embauche, je stipule toujours que je peux utiliser mes vidéos sur n'importe quel support.

Quelles ont été les premières réactions ?

En festival, Raphael a été menacé de mort par des chiennes de garde locales. Il s'est tourné vers moi mais je me suis cassé en lui disant que c'était son film, pas le mien. Rien qu'en voyant l'affiche, les gens savent ce qu'ils vont voir. J'ai eu beaucoup de retour de nanas me disant que les mecs étaient choqués par ce qui arrivait au jeune black (*NDR. Un jeune mec vient tourner une scène hétéro et se retrouve dans un porno gay*) et qu'elles-mêmes étaient choquées par ce genre de réactions : au fond, c'est le même problème qu'une fille ne voulant pas se faire sodomiser sur un tournage. Il y a juste que j'emmène ce mec sur un terrain

homosexuel. De toute évidence, il est bi - enfin, bon, on ne sait pas trop ce qu'il est... Bien sûr que je le manipule ! Je suis déjà assez con pour laisser sortir de telles images, compte pas sur moi pour les commenter et revenir sur la négativité des actes. Les gens qui me trouvent sympas n'ont qu'à remplacer ce jeune mec par leur gosse, ils verront la situation d'une autre manière. Moi-même, si j'étais papa et que je voyais ma gamine de 18 ans dans un porno, ça me dérangerait. On est rarement assez matures à cet âge-là pour prendre une décision aussi risquée dans une société française machiste. Faire du porno, c'est une décision que tu peux regretter toute ta vie. Avant ça passait sur les chaînes câblées, c'était contrôlable et il était encore possible de retirer la scène. Maintenant, même si tu retires la scène, c'est diffusé sur Internet. Et sur Internet, c'est incontrôlable.

La vraie surprise, c'est qu'*Il n'y a pas de rapport sexuel* est régulièrement hilarant.

Ouais, j'ai vu ça en festival. Lorsque les portes sont fermées et que t'entends les réactions de la salle, tu peux penser que les spectateurs matent une comédie tant les gens se marrent... Cela étant, je ne pense pas que ce soit si marrant que ça pour ceux qui tournent dans mes films traditionnels. Si Cantona voyait la scène où je dirige complètement bourré les deux meufs pour l'histoire de la clef USB, je perdrais toute crédibilité... C'est ce que j'appelle «les tournages du samedi». Je bois et je finis les tournages en orgie. Mon prochain long métrage parlera de ça justement. Je n'ai pas envie de me justifier. Je n'ai pas envie de dire si, pendant les tournages, je suis bourré ou pas. Si les gens pensent que je suis comme ça tout le temps, libre à eux. Il faut laisser la magie du cinéma : suis-je aussi con ou pas ? (*il rit*).

***Il n'y a pas de rapport sexuel* sort à un moment idéal où le cinéma ne tolère que le politiquement correct et où Internet autorise une liberté totale en termes de sexualité...**

Oui, et on a quand même pu le sortir sans qu'il soit classé X. La pornographie, ça a toujours bien marché. Le mode de consommation masturbatoire est effectivement plus confortable sur Internet. Paradoxalement, mon chiffre d'affaires va beaucoup mieux que lorsque je bossais avec les chaînes câblées. Canal+ me rapporte beaucoup moins que la VOD. Peut-être aussi parce que je suis le seul en Europe à faire des films X en 3D avec des mamies et des nénettes aux physiques dits ingrats. Je reste persuadé que si le corps s'affaïsse avec le temps, l'esprit devient plus intéressant. Je suis attiré par ce qui me rapporte de l'argent afin de pouvoir faire du cinéma traditionnel. Et quand ça me rapporte de l'argent, ça me fait plaisir. Je suis aussi l'un des plus gros producteurs de films gays depuis des années... Gay, bi, trans, voilà. Chaque scène marque des rencontres. La nudité est fascinante, parce qu'un corps nouveau que tu n'as jamais vu à poil reste fascinant. Quelqu'un qui débarque chez toi pour tourner une scène X, ça interpelle grandement. Mais que je dirige Eric Cantona ou deux gays, je leur parle pareil et j'y mets les mêmes intentions. En fait, le traditionnel, c'est un sport de riche et je ne suis pas du genre à attendre que le CNC m'envoie une lettre refusant le financement. Quand je parle d'un projet, je le fais.

Le résultat dissuade n'importe qui de faire du porno...

C'est comme la drogue : t'auras beau dire, «arrêtez de prendre de la coke». Il suffit que t'écoutes les Rolling Stones puis c'est reparti comme en 40. Quand tu vois un spot de prévention contre la drogue, généralement t'as envie de faire l'inverse. C'est con mais c'est comme ça. Je ne sais pas si **Il n'y a pas de rapport sexuel** va repousser toutes les petites

actrices qui continuent d'être embobinées. Quand t'as l'espoir d'une vie meilleure, cet espoir est si profond que voir ce film ne va rien changer du tout...

Où en est *Les Mouvements du bassin*, votre second long métrage en tant que réalisateur ?

A l'heure d'aujourd'hui, on finit l'étalonnage. Comme d'habitude, sur le tournage, plein de petits trous du cul m'ont emmerdé parce qu'ils avaient des choses à se prouver. Moi, je préfère bosser avec ceux qui n'ont plus besoin de prouver, comme le chanteur Christophe, qui a composé la musique. Son travail est tellement étonnant que ça change parfois le sens de certaines scènes ou alors ça leur confère une incroyable dimension. Preuve que j'ai de la suite dans les idées : j'ai déjà écrit le scénario du prochain film traditionnel. Un vrai film sexe, drogue et rock n'roll. "Le **Taxi Driver** du film de cul". Pas de scènes de sexe explicite mais ce sera une bonne façon d'en finir une bonne fois pour toute avec la pornographie.

Date : 11 janvier 2012

[INTERVIEW] HPG ET RAPHAEL SIBONI ? LE PORNO EN OPEN SOURCE

Par Dounia Beghdadi

Début 2011, l'artiste Raphaël Siboni – l'un des auteurs d'une [oeuvre grandiose réalisée à partir de casques de Dark Vador](#) - s'est vu confier un véritable trésor de guerre : les milliers d'heures de rush constituées par les making-of des films pornos du réalisateur HPG. Un travail *open source* qui aboutit aujourd'hui à un documentaire mêlant pornographie *gonzo*, moments de latence inquiétants et briefs d'acteurs à mourir de rire. A l'occasion de la sortie de ce film intitulé « *Il n'y a pas de rapport sexuel* », les deux adeptes de l'échange d'images nous ont paru les plus compétents pour engager une discussion sur les mutations de l'industrie du X, entre 3D et libre-service sur la Toile.

HPG, quel statut as-tu par rapport à ce film qui utilise tes images sans te donner le *final cut* ?

HPG : Le statut d'un pauvre con manipulé ! Je déconne... Le statut d'un mec qui a laissé une liberté d'expression totale. Raphaël Siboni a fait ce qu'il avait à faire, il montre des choses que j'aurais censuré.

RS : J'ai fait le film parce que je pense qu'énormément de gens consomme la pornographie, qu'elle est devenu un rapport dominant à la sexualité. Les premières images que l'on voit du sexe sont souvent des images pornographiques. Elles sont consommées en masse, je pense même qu'elles représentent 30% du trafic globale sur Internet. Ce film est un espace où le porno comme tout autre type de film est digne d'être pensé, hors de son contexte de consommation solitaire et masturbatoire.

C'est vrai que, contrairement au cinéma, Internet est propice à la consommation rapide de scènes courtes...

RS: Et vues sur de petits écrans, de petites fenêtres. Des vidéos qui sont généralement piratées, recompressées à l'infini, on finit par plus trop voir ce qui se passe. Ce statut de l'image est intéressant. Pour moi, la question de la résolution est passionnante. Ma génération n'a jamais vu du porno en HD. Or cette question du porno est liée à la résolution du désir, ou à la résolution du fantasme. Il y a aussi la question des niches dans le porno sur Internet, avec ses catégories de plus en plus précises, ses thématiques fortes, comme si on essayait d'affiner au maximum, de rendre le désir de plus en plus précis. Internet c'est le règne du fantasme le plus singulier possible, il suffit d'aller sur Doctissimo pour le voir.

En parlant résolution, vous donnez une place très importante aux outils que vous utilisez, aux caméras, au type de définition des images...

RS: Les dpi (la résolution) font aussi référence au toucher. Quand on utilise le terme « érogène », ça renvoie à une résolution. Il y a des parties du corps plus ou moins érogènes, plus ou moins définies. Le sexe est une zone HD.

Ce n'est même plus métaphorique là, c'est physiologique! Mais vous arrivez à imaginer le futur du porno, le next step technique ? Il y a quelques temps, on parlait de tournage porno sur Second Life par avatars interposés. Sans parler des innovations de hardware...

HPG: Quand on ne fera plus la différence entre les images filmés et les images de synthèse, et quand ça sera moins cher de produire ces images de synthèses, il y a des chances qu'on passe au tournage virtuel. Mais bon, on en reviendra au théâtre érotique comme je le faisais plus jeune. Les gens ont besoin d'une certaine réalité. C'est l'intérêt des images de making-of par exemple. Moins les personnes savent qu'elles sont filmées, plus ça paraît réel, et plus je trouve ça excitant. Pour moi il faut que ça fasse ultra-réel. C'est pour ça que je laisse la caméra tourner tout le temps.

RS: L'apport des années 90 avec ces mecs qui se branchaient des pompes, cette fusion entre les humains et les machines, je crois que ça apporte vraiment quelque chose, même si on n'est pas assez au point. Il y a les *real dolls*, et quelques tentatives un peu horribles de robots qui ne servent à rien, mais il y a là de vraies promesses qui seront exploitées de manière évidente.

Mais vous avez déjà regardé des pornos en 3D?

HPG: Sachant que j'en fait, oui. Je regarde les films que je monte pour les surveiller techniquement. La 3D peut rapidement être ennuyeuse parce que tu l'oublies. *Tron* était pas mal en 3D, ça a été réfléchi. *Pina Bausch* est en 3D alors que ça ne servait à rien, mais ça a au moins attiré du monde en salle. Le film est génial, mais s'il n'avait pas été en 3D, je ne serais pas allé le voir. La 3D doit être un vrai jaillissement, on doit vraiment avoir l'impression que ça sort de l'écran. Il faut que ce soit bien fait, sinon ça te vrille le regard et tu mets un quart d'heure à t'en remettre!

RS: Pour ma part, ce n'est pas la 3D qui m'intéresse. Ce que j'attends, c'est le cinéma holographique. Un cinéma en volume qui reviendra vers le théâtre. La 3D actuelle est plutôt une sorte de trucage basé sur un défaut du cerveau humain qui reconstruit une image avec deux images. Ça joue d'un défaut de perception. Le rêve du cyber-sex reviendra en force dès que l'on sera plus avancé technologiquement.

HPG: Je vais me retrouver au chômage! Mais je n'ai pas peur de la technologie. Ce seront des techniciens qui prendront le relais. Moi, le virtuel m'ennuie... La réalité m'accapare trop.

Date : 11 janvier 2012

Il n'y a pas de rapport sexuel

Par : Kamel Bouknadel ★★☆☆

Un portrait de HPG accompagné d'une vision critique de la consommation pornographique contemporaine, par le plasticien et vidéaste Raphaël Siboni. Plus qu'un simple détournement d'images, le film met à jour les processus de construction d'une image pornographique et son interaction avec le réel.



Ça ne devrait même pas exister

« *Il n'y a pas de rapports sexuels* » disait Lacan, exprimant par cet aphorisme l'analogie entre toute relation amoureuse et une lutte entre deux êtres opposés, chacun en regard de l'autre.

Dans le film de Siboni, le rapport est au singulier, comme pour dire « *Circulez y'a rien à voir* ». Paradoxe assumé puisque les premières images du film montrent une partie de jambes en l'air à plusieurs non simulée et totalement explicite. D'ailleurs comment pourrait-il en être autrement ? Comment évoquer les coulisses d'une production de films X sans montrer davantage qu'un bout de sein ou de fesse ?



Siboni évacue ces considérations de salon pour entrer dans le vif du sujet, tailler dans le coeur de cette matière colossale que HPG a accumulée depuis des années, le film étant construit à partir de *making-of* et des rushes issus des caméras présentes sur les plateaux du hardeur. Annoncé tel quel, il s'annonce comme une épreuve : une image épique pub intello-porno à la gloire de HPG, personnage parfois attachant, d'autre fois franchement énervant. Voire pire : une condamnation morale de la pornographie. Deux conformismes donc, certes opposés mais conformismes tout de même.



Heureusement, l'intérêt et la force d'*Il n'y a pas de rapport sexuel* résident ailleurs, dans la litanie de scènes de cul montées les unes à la suite des autres, dans des blocs successifs autonomes mais qui une fois assemblés par le montage cut et brutal de Siboni engendrent un film drôle, pathétique, dérangeant, qui nous touche d'autant plus qu'il met à jour notre propre consommation des images, qu'elles soient pornographiques ou non. A travers ce montage dépouillé, est donnée une présence à ces prolétaires de l'image qui passent, exhibent leur corps et disparaissent, donnant à voir ce moment disgracieux où les chairs se consomment après l'acte. Ces longs faux plans-séquences forment autant une volonté d'élaborer un discours de vérité sur la construction d'une image pornographique qu'une référence au mode de consommation de cette même image de nos jours. Ces gros morceaux axés autour d'un personnage central – le jeune balieusard noir surnommé « Puceau », la grosse en mal de sexe pour ne citer qu'eux – répondent à ces segments de 25 minutes classés par catégories (brunette, ados, amateur etc...) dont sont constamment abreuvés les réseaux de diffusion, notamment ceux d'HPG lui-même et sa boîte de production.

Le seul bémol est que cette lecture critique arrive un peu tard. Le film, pendant un long premier moment, peine à dépasser le statut de simple *behind the scene* et instaurer son logiciel critique. Cette partie, plus proche du détournement d'images, n'est pas inintéressante pour autant puisque donnant à voir des choses « interdites » comme ces plans où les futurs hardeurs présentent face à une caméra encore plus tremblante qu'eux leur carte d'identité attestant de leur majorité.

« Bander même dans les situations les plus extrêmes »

La seconde partie du film serait comme le *making-of* de la première, une sorte de symétrie opposée où la main de Siboni se fait plus présente, où l'instrumentalisation des images est plus visible et pertinente. En gros, à partir du moment où le « réel » – notion plus que dangereuse en cinéma, surtout dans le X (cf.interview de HPG et Siboni) – fait son apparition. Comment ? Sûrement par la mise au second plan des ébats sexuels, un porno plus brut et direct, moins travaillé (HPG élabore de moins en moins les « scénarios ») et surtout l'arrivée assez inattendue sur la hauteur mentale et morale des gens, HPG compris. Pas de jugement de valeur pour autant, HPG restant un personnage fascinant et talentueux, en constante représentation : un coup rassurant, un coup menaçant. A un moment, il joue le grand nabab du X très expérimenté, à un autre, il mise sur le fantasme d'une solidarité prolétaro-virile imaginaire entre lui et Le Puceau pour l'amener à tourner plus de scènes.



Raphaël Siboni réussit là un coup de force et livre une oeuvre protéiforme entre le détournement de *making-of* et le documentaire en immersion. Hilarant, triste, dérangeant, *Il n'y a pas de rapport sexuel* est tout ça à la fois. Il est surtout dépourvu de volonté de juger et ouvre un nouveau champ des possibles quant à la lecture et l'analyse de ce type d'images, bannies des discours critiques malgré leur omniprésence. Très contemporain dans sa démarche et dans ce qu'il nous dit sur notre désir quasi-libidineux d'images, Siboni pose à coup sûr l'entrée du porno dans nos vies comme d'un objet de réflexion légitime.

Date : 11 janvier 2012

Entretien avec HPG et Raphaël Siboni : "Ni un procès ni un éloge du porno"

Par : Kamel Bouknadel

A l'occasion de la sortie d'"Il n'y a pas de rapport sexuel", rencontre-discussion avec le réalisateur-hardeur HPG et le plasticien Raphaël Siboni. Ça parle de porno certes, mais aussi de télé-réalité, de rapports de classe, de consommation d'images et de cinéma.



Provocation ? Dandisme ? Sortie de route ? Rien de tout cela en fait pour Raphaël Siboni, jeune plasticien dont le travail de vidéaste a souvent tourné autour de la nouvelle façon d'absorber les images et de la représentation même de ce flux incessant. Rien d'étonnant à ce qu'il consacre un film entier au montage (détournement ?) des *making-of* de Hervé-Pierre-Gustave alias HPG, figure de proue du gonzo français, lui-même en perpétuel mouvement entre cinéma X et films *traditionnels*.

Comment s'est passée la rencontre entre vos deux univers, celui du palsticien et celui du hardeur-réalisateur gonzo ?

Raphaël Sibony : En fait c'est simple, on travaille tous les deux avec la même boîte de production, Capricci Films. Hervé a certes sa carrière dans le porno mais il travaille quand même sur des projets de fiction traditionnels. Moi-même suis plasticien mais développe de nombreux projets de longs-métrages. C'est en fait Thierry Lounas (*patron de Capricci ndlr*) qui a décidé de nous rapprocher.

D'où proviennent les rushes ? Comment les as-tu classés et organisés pour le montage ?

RS : Les rushes existaient depuis pas mal de temps déjà, c'était en fait des *making-of* de films d'Hervé (*HPG ndlr*)

HPG : Je réponds aux interviews en fonction de mon humeur. Aujourd'hui je suis de bonne humeur, enfin je crois... J'ai une boîte de production et je dois pouvoir classer les nombreux

gonzos que je tourne, le mieux par thématique. Par exemple, si le réseau CineCinema me demande une centaine de scènes avec une thématique « voiture », je vais pouvoir leur fournir ces cent scènes parmi lesquelles certaines ont été tournées il y a dix ans. J'ai donc toute une bibliothèque de scènes courtes aux thématiques diverses et les rushes correspondants. Pour moi chaque scène est un univers particulier à la Bukowski, et fournit une occasion de capturer l'image de gens qui n'ont pas du tout l'habitude d'être devant une caméra et qui doivent s'ils veulent être naturels oublier l'objectif à un moment donné. Avec le risque qu'à chaque fois que je dis « coupez ! », ce soit là que ça devient le plus intéressant : si je tourne deux heures, il m'arrive de n'avoir que 30 secondes potables. J'ai utilisé ce même principe dans mes films traditionnels, qui ne sont qu'une extension de mon travail sur le X. C'est pour ça que j'aime la télé-réalité : dix abrutis filmés pendant dix heures, j'adore les haïr et les insulter quand je suis assis chez moi comme un con. Toute captation dans un temps limité, toute perte de contrôle du mec qui est filmé engendre des choses qui m'intéressent, un peu comme la Star Ac'. Grave, je défends la Star Academy !

C'est pas grave, ça n'existe plus. Ça en devient même hype.

HPG : J'aime bien le principe : l'occasion de critiquer des blaireaux pas forcément plus cons que moi

Si on applique tout ça au porno, ça donne quoi ?

HPG : Le porno est vraiment intéressant car des cas sociaux filmés nus 24h/24 ce sera toujours mieux que des pseudo-chanteurs qui chantent mal et qui se mettent même pas à poil. L'intérêt ultime en est en fait la captation d'un réel tragi-comique, plus beau à voir que des abrutis de télé-réalité qui viennent nous vendre de la m....

RS : Je suis aussi très intéressé par la télé-réalité et le travail de HPG – cette caméra là sans être là – est évidemment très proche de ce media. Quand on regarde des programmes plus récents comme sur MTV, les « acteurs » sont tous enfermés et mis dans des états d'excitation extrême et c'est la caméra qui joue ce rôle malsain. En France, on a vu le Loft comme une sorte de désœuvrement : des gens qui n'ont rien à dire. Mais on a oublié à quel point c'était la caméra qui déclenchait ces états, comment l'énorme machinerie audiovisuelle provoquait les comportements des participants.

Mais justement, penser le X comme un retour au réel n'est-il pas un contresens dans lequel vous tombez ?

HPG : Dès qu'il y a une caméra, il y a une recreation codifiée du réel, donc le réel dont on parle est largement relatif : c'est un réel par rapport à une caméra. Plus tu laisses tourner plus tu auras un « réel vrai » mais toujours par rapport à une caméra. Les gens croient pouvoir oublier l'objectif mais ils ne l'oublient jamais vraiment. Quand tu as le malheur de laisser échapper quelque chose de toi qui dès lors ne t'appartient plus, ton instinct revient et dit : « merde c'était filmé ! », alors que c'est souvent le plus beau à garder. Mais pour dire vrai, la réalité je m'en fous, je ne sais pas ce que c'est.

RS : Il existe c'est vrai une fascination pour ce « réel du *making-of* » qui serait censé être plus vrai. Je connais des jeunes qui regardent les *making-of* avant les films mais ça ne détruit pour

autant pas leur croyance dans le film. Au contraire tout se passe comme si voir les effets, les artifices rendait la chose plus réelle à leurs yeux. Cela rejoint une impression d'accéder à quelque chose qu'en temps normal ils ne devraient pas voir, quand bien même ce serait mis en scène.

Comment s'est fait le choix des images et des personnages à garder ? Et comment créer cette dynamique de montage assez déroutante : des scènes enchainées les unes aux autres dans une sorte de litanie de rapports sexuels qui n'en sont même plus.

RS : Le montage par blocs est très logique – même si plus fréquent dans l'art contemporain – parce que le porno se consomme précisément comme ça : des blocs qui n'ont rien à voir, liés par aucune dramaturgie et qui sont en fait des condensés d'intensité maximum constante. Et c'est comme ça que HPG travaille ; j'ai essayé avec le montage de transmettre la relation à cette matière, ces milliers d'heures de rush numérotés. Le travail de montage reste au fond le même : j'ai visionné énormément de rushes, cherché ce qui semblait émerger, ce qui semblait le plus intéressant. C'était parfois piégeux car j'aimais des choses qui n'avaient pas leur place et inversement. Et surtout je me posais fréquemment la question de savoir ce qu'il faut montrer. J'ai donc pris la décision de garder les séquences qui dans la durée étaient les plus intéressantes en termes de contraste, dans la palette d'émotions qu'elles étaient capables de procurer ou dans la contradiction qu'elles pouvaient provoquer par rapport aux préjugés qu'on a tous sur le porno, comment certaines de ces séquences peuvent déstabiliser notre opinion sur le X et ça exige une durée. Par rapport aux blocs j'espère quand même avoir créé une progression : les blocs sont autonomes mais additionnés l'un à l'autre produisent une narration .

Est-il possible d'expliquer les plans au début de chaque scène : les acteurs présentent leur Carte Vitale et/ou leur Carte d'Identité ? C'est une obligation légale, mais quelle est sa place dans le film ?

H : C'est une scène qu'en général, on ne montre jamais.

Elles existent, je crois dans certains films US, des fake amateurs US...

HPG : Elles correspondent davantage à un fantasme, les gens sont là pour travailler et une sexualité tarifée peut entraîner un tel fantasme : la nana qui fait ça pour le plaisir et celle qui le fait pour l'argent.

RS : J'ai été très vite intéressé par ces images-là, ne savais pas vraiment à quoi ça correspondait. Je me disais que pour ouvrir les séquences ce devait être intéressant. Ce que je trouve très beau dans ces saynètes où la caméra tremble un peu, c'est le visage des acteurs qui à ce moment ne sont pas encore dans la représentation pornographique traditionnelle. Ils sont habillés et maquillés comme pour du porno mais ont des mines de travailleurs. Ces scènes contrastent avec les suivantes.

Un film sur le travail : à la fois comme microcosme et comme mise en avant d'une force physique permanente ?

HPG : Dans ce film je ne suis pas souvent en érection !

Est-ce que ce n'est pas la vraie nudité pour toi ?

HPG : J'ai deux pudeurs : je ne donne jamais mon salaire et ne me montre jamais en état de débadaison, ce qui est le chômage pour un acteur porno. Il a choisi de montrer ça donc très bien.

RS : Pour moi, le travail dans le X représente deux dimensions différentes : la direction des acteurs et produire une image porno. Comment on représente le sexe dans la pornographie et comment ces images sont construites. C'est pour ça que la camera est souvent embarquée dans les scènes que j'ai choisies, comme ce moment où HPG regarde la scène qu'il vient de tourner alors que les acteurs sont devant lui, mais on regarde *l'image* de l'actrice plutôt que l'actrice. Toutes ces images m'ont intéressé, c'est vraiment un travail au sens esthétique et cinématographique.

HPG : Ce n'est surtout pas un film masturbatoire, basé sur le voyeurisme. Les gens ont beau être nus, ce n'est pas le plus important.

RS : Ce n'est pas non plus le point de vue classique du film sur le porno un peu intello qui va cacher toute forme de sexe explicite ou la mettre hors champ. Les scènes que nous avons choisies nous intéressaient à bien des égards, on y voyait du cul alors pourquoi le cacher puisque c'est le sujet ?

Dans un long monologue central avec le jeune « Puceau », vous comparez les hardeurs à des prolétaires du sexe.

HPG : j'aime bien les prolétaires, style Gabin dans certains films et Michel Blanc dans d'autres (*rires*) On est des artisans du sexe qui essayons de bien faire notre petit métier comme de bons petits ouvriers. Il faut dire que je varie mon discours en fonction de mon interlocuteur et de ce que je veux en obtenir. Si à la place du jeune Noir j'avais eu une super blonde en face de moi, je ne l'aurais sans doute pas joué prolo mais plutôt grand patron. Cela montre en quelque sorte mon degré de manipulation et ne met pas en valeur mon humanité. Je ne serais sûrement pas comme ça s'il n'y avait pas de camera de *making-of* mais elle fait partie de mon quotidien. Et puis mon bonheur dépend de la présence de ces caméras dans mon univers ; être heureux devant une camera me permet d'être heureux dans ma vie privée.

Est-ce une charge non pas tant contre le porno en lui-même que contre sa consommation ?

RS : Je voulais faire un film qui ne soit ni un procès ni un éloge. Peu de gens veulent réfléchir à cette pornographie hardcore qui représente 30% du flux total internet, surtout en France où les gens en sont restés au 70's et les films en 35mm. Par opposition, le gonzo, lui, serait sale, un matériau indigne. J'ai voulu sortir le gonzo du porno en amenant une distance critique et faire en sorte que les gens qui voient le film puissent réfléchir à ces images comme à n'importe quelle image, le légitimer comme un vrai objet d'analyse cinématographique.

Propos recueillis par Kamel Bouknadel, décembre 2011

Date : 25 janvier 2012

Porno : l'homme qui avait monté des milliers d'heures de making of / Entretien avec Raphaël Siboni

Par : Renée Greusard

Gros coup de cœur de Rue69, « Il n'y a pas de rapport sexuel » est un film né d'un projet fou. Durant une dizaine d'années, [HPG](#) (Hervé-Pierre Gustave), acteur et réalisateur porno, a posé une caméra sur un trépied pendant ses tournages de films X.

Après avoir compilé des milliers d'heures de rushes, il les a confiés à Raphaël Siboni, artiste plasticien de 30 ans. Il en ressort une œuvre fascinante sur le monde du porno.



« Il n'y a pas de rapport sexuel », de Raphaël Siboni, avec HPG, janvier 2012

Posée dans un coin, cette caméra a capté d'autres réalités du porno. « Il n'y a pas de rapport sexuel » est ainsi à la fois un documentaire sur le monde du travail chez les acteurs porno, une réflexion sur le sexe dans le porno et un propos artistique.

On voit HPG apprendre à une actrice à faire une fellation digne d'intérêt pour la caméra, une actrice bailler d'ennui, une manipulation de jeune homme pour qu'il accepte de se faire sodomiser, un baiser (presque) amoureux.

Nous avons voulu parler avec Raphaël Siboni, lui faire raconter son travail. C'est un jeune homme réservé, à la voix douce, qui nous a répondu.

Rue69 : Toute la salle riait pendant la scène où HPG invente en direct le scénario de son film...

Raphaël Siboni : Oui, mais cette scène montre autre chose aussi. J'aime bien l'idée de dire « voilà, le sexe, c'est aussi du langage, de la négociation. On va raconter quelque chose et comment on construit cette chose ». Là on voit vraiment le sexe en train de se construire.

Voir la scène.

Mais dans leur entièreté, les rushes sont beaucoup moins drôles que ce qu'on voit. C'est aussi ce qui m'a intéressé dans ce projet. On voit des gens au travail et très peu différents de salariés dans un bureau.

Il y a beaucoup de moments d'attente par exemple. Au final, même s'il y a de petits moments d'humour, c'est restreint.

Qu'est-ce qui vous a plu dans l'idée de monter ces rushes ?

Ce qui m'a très vite intéressé, c'est le statut de cette caméra. Elle est posée sur un trépied et de temps en temps elle circule entre des acteurs, des actrices et d'autres personnes qui font le making of. Et en fait la question de l'intentionnalité est très floue... Quelle est la main qu'il y a derrière cette caméra ?

Souvent pendant les débats, les gens disent : « C'est le point de vue de la caméra de surveillance. » En fait, je ne pense pas du tout. La caméra de surveillance a un point de vue très clair qui est celui du pouvoir ou de l'autorité. Là au contraire, on a une caméra qui redéfinit une réalité qu'on pense connaître.

Le cinéma est un art du contrôle, et le porno encore plus particulièrement. J'ai choisi de favoriser les moments où les corps parviennent à échapper, par des stratégies de défense ou de résistance, à ce contrôle.

Laisser la place aux accidents

Comment le montage s'est-il organisé ?

J'ai travaillé sur ce projet pendant presque deux ans. J'allais chez Hervé récupérer une centaine de cassettes tous les mois. Et c'est assez beau en plus parce que c'est quelqu'un de très organisé. Les cassettes sont classées, numérotées, rangées dans un système informatique et par thématique.

A partir de là, j'ai décidé de tout regarder, pas par héroïsme mais ce que j'ai vu dans son entièreté m'a permis de faire le montage final, j'ai vu comment ça fonctionnait, les répétitions qu'il y avait.

J'ai décidé de remonter chronologiquement au moment où la caméra avait été posée sur un trépied. Ça coïncide, je crois, à un début de lassitude par rapport au making of. Ce n'est pas que HPG ne voulait plus en faire, mais il y a une certaine économie, une sécheresse dans ces rushes-là.

On n'a plus le côté un peu plus fun, Canal +, décalé qui est en fait juste un autre artifice du porno. C'est une représentation du porno beaucoup plus sèche qui laisse plus de place aux accidents. La caméra tourne.

Ce qui est surprenant, c'est que cette caméra vole parfois de très beaux plans, notamment celui du dos de HPG qui filme ses acteurs.

Il y a effectivement des plans très beaux et qui m'ont beaucoup plu. C'est rare de voir des plans d'ensemble et en plus des plans fixes dans le porno mais pour moi ils racontent aussi des choses.

Ce dos par exemple. Il devient une sorte de paysage qui vient bloquer la vision de sexe. C'est un dos avec des boutons et des défauts. Or le porno parle toujours d'un zoom quasi infini sur les corps.

Un baiser « à la pliure du film »

Il y a aussi le baiser entre les deux acteurs qui s'arrêtent de jouer et s'embrassent vraiment. C'est une belle scène.

Je l'ai volontairement mise au milieu du film. C'est un instant presque amoureux, une émotion qu'on n'attend pas. Je voulais cette scène à la pliure du film.

On a beaucoup dit que vous aviez fait un film sur le travail. Vous êtes d'accord ?

En faisant ce film j'ai souvent pensé à une scène mythique du cinéma. [La sortie d'usine](#) filmée par les frères Lumières. Beaucoup de théoriciens ont dit que le cinéma était né avec ce film. Ils ont filmé une sortie d'usine d'abord en posant une caméra, mais comme ils n'avaient pas réussi à avoir toutes les images qu'ils voulaient, ils ont demandé aux ouvriers de refaire cette séquence, notamment pour avoir l'ouverture et la fermeture des portes. La caméra est donc devenue contraignante pour les sujets qu'elle filmait.

Dans le porno, cet aspect est très présent. Il y a une fascination pour le réel mais la caméra est une contrainte permanente pour les acteurs, le rapport sexuel, ses positions, ses actions... tout est construit par la caméra.

Ce qui est passionnant, c'est que les gens ensuite, chez eux, reproduisent ces gestes. Le porno, c'est tout de même ça, un cinéma qui a une incidence directe sur la vie de ses spectateurs.

HPG se dévoile : Il n'y a pas de rapport sexuel Le pote William toujours serein

Par : Frédéric Mignard



Immersion totale dans le quotidien de tournage des pornos amateurs d'HPG. C'est drôle et pathétique à la fois, mais en tout cas instructif et toujours révélateur... Passionnant, quoi

L'argument : Un portrait de HPG, acteur, réalisateur et producteur de films pornographiques, entièrement conçu à partir des milliers d'heures de making-of enregistrées lors de ses tournages. Plus qu'une simple archive sur les coulisses du X, ce film documentaire s'interroge sur la pornographie et la passion pour le réel qui la caractérise.

Notre avis : Fruit de l'esprit mégalo d'HPG, acteur réalisateur, qui filme à poil même quand il n'est pas de l'action, *Il n'y a pas de rapport sexuel* est le résultat d'années de rushes de tournage, rassemblées dans un montage d'1h20 particulièrement saisissant. Trépied aidant, l'univers de tournage de la vedette du X est inlassablement mis en boîte depuis des années, dans une sorte de mise en abîme infernale. Le docu(l) filme le maître du hard HPG en train de caster, diriger, d'improviser, de faire du cinéma, le sien, mais du vrai cinéma, avec des effets spéciaux pour amplifier les éjaculations, des trucs fait de bruitages et de raccords pour intensifier le plaisir feint des acteurs à l'écran, alors que les instants de baise sont systématiquement interrompus par les indications d'un artiste qui a l'image, le son, la lumière et le business en tête.

La caméra de Raphaël Siboni, un intello pour le modeste HPG, qui aime à souligner, dès qu'il le peut, ses origines humbles, montre crûment l'acteur/réalisateur, à la tête de son entreprise amateur, sans fioriture, ni aucun tabou. HPG s'ouvre à l'écran, sans censure, exaltant une sincérité un peu douloureuse. Il n'apparaît pas sous ses jours les plus glorieux, tantôt bourré, tantôt incohérent (ah ses improvisations de narration et de fantasmes à deux balles, complètement incompréhensibles, à la limite du surréalisme !), alors que ses acteurs gay, à la fin, semblent s'écrouler pathétiquement après avoir un peu trop insister sur certaines substances...



Dans ces coulisses de tournage, on découvre aussi l'envers d'une France, celle des acteurs amateurs, ces inconnus qui s'expriment sans pudeur devant la caméra, pour réaliser leurs fantasmes. Des petites gens, qui osent aller jusqu'au bout, ignorant les conséquences éventuelles d'images qu'ils regretteront peut-être un jour, comme le souligne le cas, un peu pathétique, du lycéen des quartiers défavorisés, qui vient là, en toute timidité, mais complètement paumé. Il espère et on lui fait miroiter des nénettes à n'en plus finir, sur un discours social un peu manichéen de revanche sociale par le sexe, contre les minets de bonne famille de son lycée. Il s'improvise finalement passif dans une scène gay qu'il n'est sûrement pas prêt d'oublier, alors que la diffusion monnayée sur internet, en cette ère d'échanges de fichiers à l'infini, pourrait bien un jour rattraper sa naïveté.

Sans aucune manipulation à l'égard du spectateur, convié à un exercice d'une sincérité à fleur de peau, cet excellent regard sur les coulisses techniques et humaines de la création s'érige en documentaire à part entière sur la fascination qu'exerce l'image sur chacun. On y retrouve toujours ce même rapport exhibitionniste du comédien devant la caméra, une constante qui dépasse largement le cadre des hardeurs. Les actrices, matures ou bien en chair, pas toujours très claires dans le verbe, trouvent une légitimité de femme (objet) momentanée, dans un espace temps factice, loin de l'indifférence probable qu'elles suscitent sûrement au quotidien. Le porno amateur, aussi réel qu'il apparaît à l'écran, est donc bien du cinéma. Effectivement, dans ce défouloir de fantasmes ouvertement étalés à l'écran (c'est largement interdit aux moins de 18 ans, attention), le titre résume une vérité essentielle : "il n'y a pas de rapport sexuel" !



Date : 10 janvier 2012

Ceci est une pipe *Il n'y a pas de rapport sexuel* réalisé par Raphaël Siboni

Par : Nicolas Maille



Pompe à fric pour les uns, pur objet de consommation pour les autres, le porno a bien souvent du mal à sortir de son complexe d'infériorité par rapport au cinéma traditionnel. La preuve en est avec quelques tentatives de transversalités plus ou moins réussies initiées qui plus est par des cinéastes « traditionnels » (Lars Von Trier, Paul Vecchiali, Catherine Breillat, Virginie Despentes, Bruce La Bruce) ; ou encore avec les quelques tentatives de reconversion d'acteurs (Rocco Siffredi, Ovidie, François Sagat) dans des films ayant souvent le porno comme sujet. Il reste que, de tous ceux qui ont des velléités d'auteur, HPG (pour Hervé-Pierre Gustave) reste le plus légitime. D'une part car il est l'un des rares réalisateurs de X à avoir eu les honneurs d'une rétrospective à la Cinémathèque, d'autre part car ses œuvres plus traditionnelles comme [On ne devrait pas exister](#), autofiction où il se met à nu au sens propre comme au figuré, montrent une réelle faculté à penser le genre... et à se mettre en scène tout simplement. Alors que l'on attend pour le cour de l'année son film avec Rachida Brakni et Éric Cantona, HPG joue les trublions du septième art en nous ouvrant un peu plus les portes de « son vit, son œuvre ». Personnage jusqu'au bout, HPG aime se regarder filmer. Sur les centaines de scènes hétéro ou gay tournées (souvent en mêlant des acteurs pros et amateurs), il a toujours posé une petite caméra qui vient capturer le *work in progress*. Il en résulte des heures de rushs qu'il a confiées au réalisateur Raphaël Siboni (issu de l'art contemporain) pour en tirer ce montage, sorte de version longue de *Point of View*, leur précédente collaboration. Laisant les scènes se dérouler en plan fixe, Siboni fait parler les images

d'elles-mêmes, dans toute leur longueur et leur singularité. De cette rencontre entre deux extrêmes (le X et le cinéma arty), il naît alors, forcément, quelque chose de tout aussi extrême : un mélange entre *Le Journal du hard*, *Secret Story* et un documentaire de Wiseman passé aux rayons X.

Avec son titre en anti-phrase qui fait la nique à Lacan, *Il n'y a pas de rapport sexuel* annonce déjà la débandade. Alors oui, pendant près d'une heure et demie, on y voit beaucoup de cul. Mais bizarrement, rien de vraiment excitant. Rapidement démystifié, le genre se montre pour ce qu'il est, un reliquat de cinéma primitif (au sens étymologique du terme) où les corps à corps si chauds à l'écran tiennent avant tout du *fake*, où les effets spéciaux à base de lait concentré doivent tout aux recettes de grand-mère. À ceux qui idéaliserait le porno, ces images risquent donc fort de couper court à toute illusion. Les lois du tournage, ce sont des moments d'attente et d'ennui, des « performances » demandées au bon moment, des contraintes de cadrage lors d'un tournage en extérieur ou encore des plans qu'il faut tourner coûte que coûte même si les acteurs montrent des marques évidentes d'épuisement.

Cette juxtaposition à nu d'images de tournage, sans aucun commentaire, aurait très bien pu tourner à vide. Heureusement, là où Raphaël Siboni parvient à instaurer un point de vue, c'est dans le parti pris de choisir des scènes décalées, qui ne répondent pas toujours aux fantasmes que l'on se fait du genre. Anticipant aussi la gêne inhérente à l'étalage d'images pornos, il privilégie la cocasserie, celle qui offre au spectateur le meilleur des refuges : le rire. Parmi les moments emblématiques du film, on y voit, par exemple, HPG inventer sur le vif, mais avec beaucoup de vigueur, un pitch digne d'un sitcom AB, essayer d'expliquer à une cougar comment mimer une fellation pour un shooting photo et débattre avec un acteur débutant en quoi être un pro du X pourra l'aider à lever les filles. Dans *Il n'y a pas de rapport sexuel*, tout est question de décentrage donc, de détournement consenti. De fait, même HPG n'est pas épargné. Auteur, personnage à part entière (dans un autre registre on pense au *Lagerfeld* de Rodolphe Marconi), sa flamboyance mesurée peut vite être rattrapée par le malaise qu'il suscite quand il donne l'impression de se servir des errances de ses acteurs. Du cynisme, il y en a certainement. Mais c'est pour mieux rappeler aussi que l'homme est pro avant d'être dans l'affect. Prolixe et reconnu par la profession, son porno à lui répond, comme pour toute industrie audiovisuelle, à des règles d'efficacité et de rentabilité. Et comme sur n'importe quel tournage, *the show must go on* reste le crédo essentiel.

Date : 10 janvier 2012

Raphaël Siboni – "Il n'y a pas de rapport sexuel"

Par : Cyril Cossardeaux

Il y a quelques idées force qui ressortent de ce montage par le plasticien Raphaël Siboni de séquences de "making off" des vidéos X tournées par HPG, figure majeure du porno français depuis plus de vingt ans. Quelques évidences toutes bêtes mais que, sans doute, seul un film travaillant sur la déconstruction d'un genre par son dispositif même permettent vraiment d'appréhender.

D'abord celle-ci : si, comme Lacan, dont il s'agit de l'un des plus célèbres et provocateurs aphorismes, HPG et Siboni proclament qu'*Il n'y a pas de rapport sexuel*, c'est parce qu'il ne se passe a priori rien d'autre à l'écran qu'une "collaboration professionnelle" entre comédien(ne)s-collègues plus ou moins amateurs sur un tournage, qu'il soit X ou non. Raphaël Siboni n'a sans doute pas par hasard fait débiter son film avec quelques courtes séquences qui ne laissent planer aucun doute : en dépit d'une illusion de réalité créée par la pénétration, le X est aussi le royaume de la fiction, du simulacre et donc de la simulation, même dans le *gonzo* (genre pratiqué ici par HPG), qui prétend pourtant à un surplus de "vérisme".

Signe que cette évidence ne va pas tellement de soi, on ne peut pas non plus s'empêcher de ressortir de la vision d'*Il n'y a pas de rapport sexuel* avec ce constat un peu idiot : la chair est triste, hélas, globalement, sur les tournages porno (les tirages de gueule sont plus nombreux à l'écran que les franches rigolades), et les sentiments semblent absents. Mais depuis quand le monde du travail serait-il peuplé de sentiments bienveillants pour ses collègues et collaborateurs ?

Du coup, cette simulation révélée au grand jour appelle un autre sujet de réflexion, en forme de digression, car le film ne l'aborde pas du tout (ça n'est pas son propos, mais rien ne nous empêche que ce soit le nôtre). Le rapport sexuel (au sens lacano-sibonien) dans un film ou une vidéo X étant aussi inexistant que le meurtre ou la torture (la violence physique, plus généralement) dans les films qui les représentent (1), toutes ces scènes étant également simulées, quels sont les fondements de notre inconscient collectif qui nous rendent la représentation de la violence à l'écran beaucoup plus "acceptable" que celle du sexe ? Si l'on met de côté la représentation



quels sont les fondements de notre inconscient collectif qui nous rendent la représentation de la violence à l'écran beaucoup plus "acceptable" que celle du sexe ? Si l'on met de côté la représentation

du viol pour rester dans la mise en scène du sexe entre adultes consentants, en quoi l'image d'une pénétration d'un sexe par un autre (pour rester dans le cadre étroit de la pornographie hétérosexuelle) est-elle d'une nature ontologiquement radicalement différente de celle d'un membre tranché par une lame de sabre ou explosé par une rafale d'Uzi, par exemple ? La réalité de l'acte d'un côté ("pour de vrai") et sa simulation de l'autre ("pour de faux") ? Cette distinction est-elle toujours vraiment opérante à l'heure où la sophistication des effets numériques rend le simulacre de plus en plus crédible et provoque chez le spectateur l'illusion de sa réalité (qui reste une "illusion", certes) ?

Curieux, quand même, qu'au milieu de ces débats (pas si inintéressants que ça) qui agitent régulièrement le landerneau médiatico-politique sur l'effet pernicieux ou non des images violentes, la question suivante ne s'invite pour ainsi dire jamais : pourquoi l'image de deux PERSONNAGES se donnant mutuellement du plaisir par un acte sexuel reste-t-elle plus immorale et inmontrable que celle de ces mêmes personnages s'entretenant ?... (2) Fin de la digression mais, espérons-le, peut-être pas fin d'un débat jamais vraiment ouvert...

Il y a, cela dit, dans le film de Siboni et HPG, deux scènes qui font exception sur cette question du réel et du simulacre. Et qui sont, du coup, parmi les plus troublantes et énigmatiques d'*Il n'y a pas de rapport sexuel*. La première semble si inattendue au regard de ce qui la précède que l'on est en droit de se poser la question de sa "mise en scène". Lors d'un temps mort d'une scène hard champêtre comme HPG doit probablement en filmer des dizaines chaque année, on y voit, de loin, le couple de comédiens s'étreindre "gratuitement", visiblement mus par un profond désir physique l'un pour l'autre (et peut-être aussi par des "sentiments" réciproques, mais on n'en saura jamais rien, et c'est aussi ce qui fait le mystère de la scène), juste après avoir baisé assez mécaniquement, et apparemment sans passion, devant la caméra (un exercice de "gymnastique", comme le définissait joliment John B. Root dans l'[entretien](#) qu'il nous avait accordé il y a trois ans). Scène étonnante, car on se dit que le trouble érotique peut difficilement naître, d'un coup, quand on a déjà partagé une telle intimité... La seconde scène est plus émouvante, durant laquelle on comprend qu'une jeune femme à la sexualité visiblement peu épanouie réalise son fantasme devant et pour la caméra d'HPG : celui de "se faire prendre" par un inconnu qui passerait outre son physique très éloigné des canons de la beauté du X (3). Pour le coup, sa jouissance semble bien réelle et le tournage de cette scène agir pour elle comme une révélation : "oui, le plaisir sexuel, c'est aussi pour moi et j'en veux encore !". Et l'on se dit alors qu'il s'agit finalement du plus bel argument qui soit pour légitimer la pornographie, ou au moins la dédramatiser.



Pour autant, le montage de Raphaël Siboni ne vire pas à l'hagiographie d'HPG ou de la pornocratie en général. L'acteur/vidéaste/cinéaste/pornocrate paraît plutôt sincère et d'un enthousiasme assez naïf dans sa démarche mais une autre séquence vient semer le trouble et jeter une lumière plus crue sur son business. On l'y voit discuter "carrière" avec un tout jeune

apprenti comédien bi de 19 ans, après qu'il lui ait fait passer un baptême du feu assez rude (et pour lequel il ne manifeste pas un entrain débordant). Malgré un charisme qui le rend a priori aussi apte à devenir porno star que Nadine Morano est qualifiée pour dispenser des cours de phénoménologie de l'esprit au Collège de France (elle est facile, celle-là...), HPG s'efforce de le convaincre de tenter franchement sa chance, lui faisant miroiter des 8 000 € de revenus mensuels (mais combien de hardeurs peuvent prétendre à de telles sommes et pendant combien de temps ?). C'est une autre facette de la pornographie (du cinéma, plus généralement ?), qui est d'user du miroir aux alouettes (4) pour vaincre les dernières réticences à franchir le pas. Pas la plus glorieuse pour HPG et certainement la plus ambiguë, mais qui situe bien l'honnêteté de la démarche de ce film.

(1) Et ne font quasiment que cela pour certains, que l'on regroupe d'ailleurs sous le label très évocateur de torture porn...

(2) Est-il si étonnant que dans le récent et très problématique [Shame](#) (qui a profondément divisé la rédaction de Culturopoing), la consommation frénétique et incontrôlée de porno du héros est vécue comme profondément destructrice (pour lui-même comme pour ses proches). Comme si la HONTE qu'on en ressent en était forcément consubstantielle. Même si la thématique du film est un peu plus large et complexe que ça, cette idée est très présente et imprègne le spectateur

(3) D'une façon générale, HPG s'en tient souvent assez loin et sa production est à des années-lumière du porno chic et glamour d'un Andrew Blake ou même des films Dorcel les plus cossus.

(4) Ici, l'argument massue semble plutôt que le jeune homme pourra plus facilement "niquer les gonzesses" que ses anciens camarades de lycée mieux nés que lui ; celui de la revanche sociale, ethnique aussi (le jeune homme est noir).

Date :

Par : Cécile Zanotti

Aux premiers abords **Il n'y a pas de rapport sexuel** semble être un film de prise de recul intellectuel sur le milieu de la pornographie. Le pitch évoque des milliers d'heures d'archives enregistrées par un acteur, producteur et réalisateur de films pornographiques, de type gonzo, surnommé *HPG*. En effet, le dispositif est le suivant : *HPG* a posé une deuxième caméra en arrière-plan pendant ses tournages, enregistrant en continu, dans un coin du décor, et filmant les acteurs au travail. Parfois la caméra semble aussi avoir un rôle pratique de caméra-test, et donne sur la scène tournée un autre point de vue, moins « professionnel ». A quoi sert pour *HPG* cette mise en abyme de son propre travail ? Il tient alors cette réponse un peu énigmatique : il a voulu filmer pour livrer ensuite ses archives à un artiste et qu'il en fasse quelque chose. Quelque chose qui lui échappe. D'ailleurs, avant la projection, l'acteur venu faire une rapide présentation, annonce qu'il peine à assumer ce film où l'on ne le voit pas toujours à son avantage... *HPG*, personnage complexe, spontané et réfléchi, complexé et détendu, et d'après Jérôme le Banner : « un poète des temps modernes ».

Derrière le montage final du film, existe donc le regard d'un autre, *Raphaël Siboni*, le sélectionneur des milliers d'heures de making-of et le « montreur » final de ce que nous verrons, celui qui porte sur tous les personnages du film un regard rétrospectif, analytique, et sans doute interrogateur. Cet artiste, documentariste et théoricien travaille sur la redéfinition de la notion d'expérience esthétique. Il s'est intéressé à la pornographie en essayant de comprendre « la fascination pour le très gros plan » : « Même si l'œil est collé à l'image, dit-il, il est tenu à distance d'une autre réalité, celle des rapports de force et des corps en sueur... ».



Le film montre aussi la conscience aiguë et assez confiante en elle qu'*HPG* a de son propre travail, dévoilée par sa démarche d'introspection (ici : je donne à un artiste les éléments pour faire un film sur moi) et qui se retrouve déjà dans son précédent film, **On ne devrait pas exister** (sélectionné en 2006 à la Quinzaine des réalisateurs), racontant les déboires d'un acteur X qui tente de percer dans le milieu du cinéma traditionnel. Donc ici, les archives sélectionnées et montées bout à bout dessinent des portraits d'acteurs, en plein tournage, se présentant toujours à la caméra au début de la séquence avec leur carte vitale et leur carte d'identité pour les besoins légaux. Puis, les acteurs rentrent dans leur jeu grâce à une présentation d'eux-mêmes, annonces parfois cocasses, parfois tristes ou dérangeantes (lorsque l'on devine ceux qui se forcent), où ils/elles expliquent leurs faux fantasmes.



L'un des véritables axes du film, au-delà du cas *HPG* et de sa manière de tourner, avec tous les commentaires techniques ou les détails crus de mise en scène requis, se trouve dans les portraits de ces gars et de ces filles, venus faire ce travail si atypique. Des filles (et des femmes plus âgées) dont *Alain Burosse*, responsable des courts-métrages à Canal, à propos du court-métrage : **HPG, son vit, son œuvre**, disait être : «naturelles, décontractées, peu sensibles à leur image». Court-métrage, déjà en forme de journal intime filmé, qui fit scandale lorsque Canal le diffusa en 1999, et qui vit sa deuxième diffusion annulée suite aux virulentes réactions des Chiennes de garde.

Enfin, dans le documentaire **Il n'y a pas de rapport sexuel**, un seul des tournages retenus est en extérieur : celui qui sert pour l'affiche du film. Moment étrange où deux acteurs sont allongés dans un champ, devant le capot d'une voiture, et *HPG* en pause s'éloignant vers le coffre, on aperçoit à la dérobée les deux acteurs pornos s'enlaçant et s'embrassant hors du tournage principal. Ce film, OVNI dans le paysage des sorties de la semaine, constitue surtout une expérience dure, montrant la réalité peu connue des pratiques du monde pornographique. C'est aussi un document qui fait preuve d'un volonté de réflexion et d'analyse, dont l'interprétation reste très ouverte. Allant jusqu'au bout de cette liberté donnée au spectateur, le film ne conseille aucune piste de préférence sur laquelle s'aventurer pour réfléchir, laissant notamment de côté la fonction performative du porno, c'est-à-dire le fait d'être immédiatement perceptible, voire « utile » pour le spectateur.

Date : 15 janvier 2012

Il n'y a pas de rapport sexuel de Raphael Siboni

Par : Benoît Thevenin



Issu de la rencontre entre le cinéaste plasticien Raphael Siboni et l'acteur-producteur-réalisateur de films porno HPG, **Il n'y a pas de rapport sexuel** est réalisé à partir de milliers d'heures de *making-off* des tournages de ce dernier. Le dispositif est basique, une caméra posée sur un trépied qui enregistre ce qui se passe sur le plateau.

Le document que constitue ce bout à bout de séquences est placé sous l'égide de Jacques Lacan, l'auteur originale de cette assertion, « *Il n'y a pas de rapport sexuel* ». Le psychanalyste dit par là que la jouissance est solitaire malgré la fusion des corps, que le rapport sexuel n'unit pas les êtres mais les sépare. C'est une manière de dire que le sexe est quelque chose de narcissique, qui rentrerait alors en contradiction avec l'amour. Dire qu'il n'y a pas d'amour dans le porno, cela semble aller de soi. Le narcissisme de HPG ne semble pas non plus faire débat, de part sa façon de se mettre en scène au-delà de la seule pornographie (**HPG, son vit, son oeuvre**, 2001 ; **On ne devrait pas exister**, 2006).

HPG garanti qu'il n'a imposé aucune censure à Raphael Siboni, laissé libre de faire le tri dans les milliers d'heures de rush. Dès lors, le film ne fait pas l'éloge de HPG mais le montre au contraire sous un jour peu flatteur, tour à tour maladroit, confus ou manipulateur. Les séquences se succèdent qui montrent l'envers du décor de la pornographie gonzo et apparentée. Un comédien professionnel, quasiment toujours le même et avec ses états d'âmes, se livre à des ébats filmés, avec des comédien(ne)s amateurs, ou sans beaucoup d'expérience pour la plupart, face à une caméra.

Le film est constitué de blocs qui révèlent une seule chose d'abord : le porno est une machine, les gens qui le servent sont au travail, comme à l'usine. Le plaisir est généralement absent et il y a des objectifs de productivité et de rentabilité. Les images choisies par Raphael Siboni montrent des jeunes filles paumées et fragiles. Certaines semblent se demander ce qu'elles font là. Il y a le porno comme substitut à la pauvreté de la vie sexuelle par ailleurs ; le porno comme job présumé facile pour ramasser de l'argent mais qui s'avère bien plus trivial et moins reluisant qu'escompté. Il y a les filles un peu plus expérimentées, le rapport de respect et de pouvoir qui se joue entre les comédiens à la simple présentation ; les filles qui sont dans le culte d'elles-mêmes et qui pensent d'abord à être belles et être admirées etc. Raphaël Siboni lève ainsi le voile sur une réalité qui est à l'inverse de l'effet que la fiction, une fois ficelée, fait ressentir aux spectateurs.



Il n'y a pas de rapport sexuel fait se succéder des scènes hilarantes (HPG qui improvise un pitch idiot et sans cohérence pour la mise en scène d'une séquence), et d'autres franchement gênantes. HPG assène un ahurissant discours de lutte des classes et de prestige du porno devant un garçon timide. HPG lui vend du rêve, lui assure qu'il sera fort et puissant, que les filles se pâmeront devant lui, et le garçon de se retrouver au milieu de plusieurs mecs pour le tournage d'une scène gay.



La réussite du film est là, dans la représentation brute d'une réalité source de tous les fantasmes et qui au final provoque, dérange et questionne le spectateur. Ni éloge, ni dénonciation, ni jugement moral livré en pâture, juste un témoignage fragile et complexe qui remet les choses à l'endroit.

L'imparfaite

Date : 11 janvier 2012

« Il n'y a pas de rapport sexuel », entretien Raphaël Siboni Par : Damien Bright

«Depuis plus de dix ans, le réalisateur porno HPG enregistre et archive les making-of de ses tournages avec une caméra-témoin placée sur un trépied. À l'origine, ces milliers d'heures étaient destinées à des sites Internet pornographiques pour une diffusion en live-cam, c'est-à-dire en « faux direct ». C'est à partir de cette matière brute que Raphaël Siboni a réalisé un film documentaire», commence ainsi la présentation du film «Il n'y a pas de rapport sexuel», sorti en salle le 11 janvier 2012. Nous sommes allés poser quelques questions au jeune réalisateur et artiste Raphaël Siboni.



Pourquoi faire un film documentaire sur le pornographie ?

La pornographie m'a intéressé parce qu'elle est à mes yeux une forme de « sous-culture », constituée d'une infinité de « sous-genres » et de « niches », catégorisée de manière toujours plus fine, comme un langage aux mailles toujours plus resserrées. J'avais d'ailleurs déjà abordé cette question dans le cadre de mon travail collaboratif avec Fabien Giraud, également artiste plasticien. Partant de mon intérêt pour cette forme singulière de « culture populaire », je me suis concentré sur la fascination de la pornographie pour le Réel, à travers son usage intensif du gros-plan, de la HD... C'est à partir de cette notion de résolution que j'ai décidé de construire ce film, en observant comment s'organisait le rapport des corps à la vision et aux outils techniques qui enregistrent cette vision. Car contrairement à ce que la pornographie voudrait nous faire croire, elle ne donne pas à voir le réel du sexe, mais un certain type de représentation de la sexualité, à travers l'utilisation d'un langage cinématographique extrêmement codifié.

Le film est entièrement fait d'archives de « making of » du producteur HPG, pourquoi ne pas avoir tourné de séquences originales ?

Quand j'ai commencé à travailler à partir cette matière que m'a confiée HPG, j'avais la possibilité de tourner des scènes supplémentaires, de mettre une voix-off, de faire des interviews parallèles – j'étais complètement libre. Mais très vite j'ai compris qu'un des plus grands intérêts de cette matière tenait justement au fait qu'il s'agisse d'une archive déjà constituée, tour-

née sans moi. C'est d'ailleurs un état que j'aime beaucoup dans le travail documentaire : l'idée d'un monde qui précède le film, contrairement au travail d'écriture en fiction.

Dans ces archives, la caméra fait partie intégrante du dispositif : elle ne porte ni un regard extérieur sur le porno ni une sorte de jugement moral ou esthétique. La matière est gigantesque – des milliers d'heures de rushes – j'ai donc choisi d'isoler les séquences qui m'ont le plus troublé lors du visionnage et celles qui me semblaient avoir la plus grande amplitude, la plus grande dynamique sur un plan émotionnel mais aussi sur un plan plus théorique. Bien sûr il ne s'agissait pas de faire un best-of des scènes les plus choquantes. Au cours du montage, j'ai progressivement gardé les séquences qui produisaient du sens et qui possédaient dans leur complexité une force contradictoire suffisante. A travers ces images, j'ai essayé de poser des questions très simples sur la pornographie : D'où est-ce qu'on filme ? Comment ces images sont-elles construites ? Comment la pornographie en tant qu'objet se pense-t-elle ?

Car même si ces images s'inscrivent dans la logique de journal filmé et d'autofiction caractéristique du travail d'HPG, je pense que l'archive qu'il m'a confiée se différencie du reste de sa production. Bien sûr, il s'agit d'images dont il est l'auteur et dans lesquelles on retrouve sa marque de fabrique. Mais je crois que dans ce cas particulier — et face au gigantisme de la tâche — il a fini par collecter une matière qui lui échappait. Contrairement aux autres films qu'il a signés, je pense que dans cette archive, la question de l'intentionnalité (pourquoi filmer) mais aussi celle de l'adresse (pour qui filmer) était à l'origine beaucoup plus indéterminée.

Quel est le sens du titre ?

Le titre est arrivé pour moi comme une évidence à la fin de la production du film, même s'il a été difficile à imposer. Puisque ce n'est pas un film que j'ai tourné, puisque que ce ne sont pas mes images, le titre est un indice essentiel pour comprendre le rapport que j'ai pu avoir en tant que réalisateur avec cet objet filmique.

D'abord, j'aime bien l'idée basique qu'il s'agisse d'une sorte de disclaimer, d'un avertissement totalement contradictoire par rapport au sujet supposé du film. Ensuite, c'est bien sûr une citation de Lacan, mais l'idée de l'utiliser comme titre m'est plutôt venue du livre d'Alain Badiou *Eloge de l'amour* lorsqu'il explique que même si dans la sexualité les corps sont nus, collés... la jouissance nous emmène toujours très loin de l'autre. L'idée de « lien » serait imaginaire, puisque la sexualité sépare plus qu'elle ne conjoint. Mais pour Badiou, s'il n'y a pas de rapport sexuel dans la sexualité, il dit aussi que c'est l'amour qui viendrait à la place de ce non-rapport. Il y a pour moi dans le film une scène qui fait très clairement écho à cet énoncé – un baiser parfaitement impromptu entre une actrice et un acteur, pendant un moment de pause, dans un champ. On ne voit rien du sexe, mais d'un seul coup, il y a là un événement. Des corps se dressent, des caresses s'échangent... C'est comme un surgissement... Un instant amoureux pris dans l'énigme muette de ces deux corps enlacés.



Enfin, en choisissant ce titre, j'aimais bien l'idée d'amener sur le territoire de la pornographie un outil théorique qui lui soit totalement extérieur : un gonzo hardcore featuring Jacques Lacan. J'ai d'ailleurs été très heureux de constater que certains acteurs du film ont eu une compréhension immédiate du titre, même s'ils n'en connaissaient pas l'origine.

On finit par trouver les personnages du film très attachants – est-ce que c'est quelque chose que vous recherchez ?

Je n'ai pas particulièrement cherché à rendre les acteurs attachants. J'ai simplement montré un pan de la production pornographique en laissant de la place à des êtres humains – des travailleurs et des travailleuses, que le X réduit souvent à de simples corps. La pornographie pousse à son extrême le cinéma en tant qu'art du contrôle. Et cet attachement aux acteurs se construit justement quand les corps ou les êtres humains échappent au contrôle de la caméra, en recréant des brefs espaces de liberté. Dans ce documentaire, les visages ne sont ni masqués ni floutés, leurs voix ne sont pas déformées. C'est pour moi un des éléments qui font de cette archive une matière à la fois fascinante et miraculeuse, très différente des faux making-of produits par l'industrie du X, aujourd'hui devenu un sous-genre à part entière.

Pourquoi sortir ce film en salle ?

Au début, on ne pensait pas forcément le diffuser en salle, mais dès les premières projections en public, lors de festivals, je me suis rendu compte à quel point la diffusion de ces images pouvait faire sens dans le contexte d'une salle de cinéma. Car cela produit un décalage et nous permet de voir ces images autrement : contrairement à l'âge d'or de la pornographie des années 70, tournée en 35mm, cette pornographie destinée à internet n'est pas du tout faite pour être vue ni en grand, ni en groupe. Et c'est en partie ce déplacement et ce changement d'échelle qui produisent ici du sens, et qui permettent de comprendre ces images autrement. En cela, j'espère que ce film oblige les spectateurs à se questionner sur la pornographie, en acceptant de dépasser leurs préjugés et les clichés critiques relatifs à ce sujet. Le montage rassemble des séquences très différentes et souvent contradictoires, qui je l'espère permettent d'appréhender la représentation pornographique dans sa complexité. Il y a d'ailleurs une sorte d'hypocrisie de ce sujet : pourtant consommées en masse sur internet, ces images sont rarement considérées comme un objet digne d'être pensé. J'ai cherché à faire un film qui puisse justement fournir cet espace de pensée sans quitter le terrain de la pornographie. C'est en partie ce qui m'a décidé à finir sur un plan très long où l'on voit deux acteurs endormis, épuisés — le spectateur lui aussi vit cette décélération et peut se demander dans l'espace même du film : « *qu'est-ce que je viens de voir ? qu'est-ce qui s'est passé ?* ».

Date : 11 janvier 2012

Il n'y a pas de rapport sexuel Par : Yann François



Il n'y a pas de rapport sexuel (avant ce titre aux accents lacaniens, le film en avait un autre, plus long mais plus juste : *HPG Watch stream live - Sex cam HD porn free hard XXX*) n'a peut être rien à dire de neuf sur le porno, mais qu'importe, sa vocation est ailleurs. A partir de milliers d'heures de *making of* enregistrées par HPG sur ses tournages, Raphaël Siboni,



vidéaste plasticien dont c'est le premier documentaire « traditionnel » élabore un pur film de montage, offrant un regard *in situ* sur une méthode de travail. Elliptique, séquencé comme un zapping *Youporn*, le film rejoint a priori la fonction première d'un *making of* : révéler l'envers du décor. Enchaînant les brèves saynètes thématiques, Siboni cherche à analyser, par l'exemple, le système HPG comme machinerie complexe de l'artifice. Le porno se constate d'abord comme entreprise pragmatique et orchestrée, dont on ne conserve essentiellement ici que le versant *off* (répétitions et simulations) pour révéler sa dimension illusoire.

Mais la synergie HPG / Siboni se montre bien plus retorse qu'une simple compilation d'archives. Initialement destinés à une commercialisation sur le net, les rushes cachent, au-delà de leur dimension embarquée, une réalité bien plus arrangée que l'on pourrait croire. En théorie, le *making of* comblerait un vide et dévoilerait l'angle mort que tout film porno essaie de dissimuler. Ici il dévoile surtout le regard d'un metteur en scène sur sa création, regard qu'il met lui-même en scène en singeant une réalité faussement improvisée. Posée et cadrée selon sa volonté, la caméra du *making of* semble elle-même sous le joug de la manipulation, propre à servir l'imaginaire et la personnalité de son auteur. Lequel apparaît ici en demiurge obsessionnel et insaisissable, démasqué comme manipulateur, souvent drôle quand il n'est pas au bord de l'abjection pure et simple - voir cette séquence d'enrôlement d'un jeune acteur noir où HPG use d'un bourrage de crâne hallucinant de démagogie pour vendre son métier. Jusqu'au bout, *Il n'y a pas de rapport sexuel* avance sur cette ligne ténue entre portrait vache et hagiographie railleuse. Sa plus grande force réside peut être dans ce seul emploi, d'apparence modeste, d'une rhétorique sèche du montage. Par ce seul travail d'articulation, Siboni démonte et autopsie un système entier de l'intérieur, ouvrant, au-delà du porno, à une véritable mise en abyme du cinéma. D'autant que le film sait aussi glaner de purs accidents poétiques, véritables poches de fiction au milieu du réel. Ces quelques saillies inopinées (la surprise et l'émotion d'une actrice amatrice devant sa première éjaculation, deux acteurs qui s'embrassent spontanément juste après avoir tourné ensemble) ne l'emportent jamais sur la mécanique bien huilée d'HPG, qui sait, non sans surprise, rebondir dessus et, sans relâche, les mettre en scène. Mais elles n'en soulignent pas moins l'évidence d'une résistance têtue du réel contre celui qui s'emploie à en faire le commerce.

CRITIQUE FILM ^{FR}

Date : 4 janvier 2012

Par Franck Bordelle

Un best of de making of des films porno de [HPG](#), toutes sexualités confondues, constitue les images de ce film qui dresse un état des lieux désabusé de ce cinéma qui, bien que considéré comme un sous-genre, vend et attire des millions de spectateurs. Une introspection dans le milieu du sexe à l'écran à la fois dérangeante et fascinante.

Synopsis : [Raphaël Siboni](#) a rassemblé en une dizaine de séquences des extraits de making of de films pornographiques, homos et hétéros, sans le moindre commentaire off, en laissant simplement les images parler d'elles-mêmes. Une pénétration dans le milieu du porno pas toujours chic mais souvent choc.



Le porno se prend une déculottée !

Un petit rappel s'impose probablement. Producteur, réalisateur et acteur de films pornographiques, Hervé-Pierre Gustave, plus connu sous l'acronyme de [HPG](#), s'est imposé dans le X en devenant **le chef de file du courant « gonzo »** qui prône, à des fins de réalisme absolu, que le caméraman s'intègre dans le processus filmique, caméra à l'épaule.

A partir d'images issues de making of, Raphaël Siboni a rassemblé, sur 70 minutes et une dizaine de séquences, un tour d'horizon du travail de ce réalisateur et monté un documentaire brut, parfois brutal mais –et c'est une de ses grandes qualités- sans concession.

Reconnaissons tout d'abord le cran (ou l'insouciance ?) d'HPG d'avoir accepté un pareil projet. Il n'y tient pas le beau rôle. Des rires sardoniques ne tardent pas à se faire entendre dans la salle. Pitoyable à force d'être ridicule, il se montre ici en parangon absolu **de**

beaufferie, de crétinisme et d'un béotisme gras. Mais dépassons ce constat premier et primaire car d'un point de vue sociologique, ce montage mérite autre chose qu'un entrefilet dans un magazine de cul ou un site de drague homo.

Le genre est en effet ici **laminé, démythifié, désacralisé** (si tant est qu'il fut sacré...) et la chair montrée s'avère bien triste. De l'élaboration du « scénario » par HPG himself deux minutes avant de tourner à l'explication de la fellation pour qu'elle prenne toute sa force suggestive à l'écran en passant par ces comédiens au visage mourant d'ennui se tripotant des chibres désespérément ramollis d'avoir dû trop bander, on nage dans la grande désillusion. Ceux qui auraient pu s'imaginer que le porno n'était qu'une vaste et géante partouze où ne se côtoyaient que des canons de beauté vont tomber de haut.



Le cinéma est un art qui ment à raison de 24 images par seconde. Pourquoi n'en serait-il pas de même du porno ? Et du coup à quoi l'action se réduit-elle ? A de la simulation pure. Et même lorsqu'il s'agit de filmer l'assouvissement d'un fantasme (comme dans une des séquences qui **se termine de manière très inattendue**), tout semble factice. Si le terme de « rapport » suppose un tant soit peu de contact voire de communi(cati)on, force est de constater qu'en effet, il n'y a pas ou peu de rapport sexuel sur les tournages de films X. Et c'est l'un des tout premiers plans du film qui nous l'annonce d'entrée de jeu. La caméra posée sur un trépied pique du nez et filme deux « jambes » raides et maigres (deux pieds du trépied) et la manivelle permettant de position l'appareil à la hauteur désirée... Deux guibolles et un pénis qui ne sont plus que l'ombre d'eux-mêmes, froids et désincarnés. Sûr que vu sous cet angle-là, le sexe se prend une sacrée déculottée !



Date : 10 janvier 2012

Il n'y a pas de rapport sexuel

Par : Thierry Chèze (Studio Ciné Live)

Notre note : 2.5/5

L'envers du décor du X vu par HPG.

Dans la peau d'HPG. Tel aurait pu être le sous-titre de documentaire signé Raphaël Siboni conçu et monté à partir de milliers d'heures de making-of enregistrés depuis des années sur ses tournages par cet acteur-réalisateur et producteur de films pornos. Le résultat, évidemment interdit en salles aux moins de 18 ans, ne manque pas de moments savoureux, notamment lorsqu'HPG parvient à convaincre un jeune homme noir venu au X pour coucher avec le maximum de femmes de tourner des scènes uniquement entre hommes. Un moment digne des meilleures caméras cachées. Avec *Il n'y a pas de rapport sexuel*, il faut aussi savoir gré à HPG de ne pas se donner le beau rôle et de montrer l'industrie dans laquelle il travaille sans filtre, sans faux semblant et dénué de tout moment excitant. A l'écran, le porno traité comme une industrie à la chaîne. Mais voilà, ce documentaire a un défaut: il n'apporte vraiment rien de nouveau à ce qu'on a pu lire ou voir sur le monde du porno. Il lui manque une dimension de dépasser le stade de l'anecdotique.



Date : 9 janvier 2012

Par : Philippe Person

Il n'y a pas de rapports sexuels...

Même quand on a un vernis de culture psychanalytique, on sait en général que cette affirmation a été formulée par le plus extravagant de nos maîtres penseurs, ou dans son cas à dépenser, qui avait pour nom Jacques Lacan.

Mais, ici, les rapports sexuels sont au singulier et sont l'œuvre d'un homme bien singulier, qui tient sa DV dans la tenue d'Adam puisqu'il peut à la fois filmer et pratiquer l'art le plus primaire, celui de la bête à deux dos...

Il s'appelle HPG (Hervé Pierre Gustave) et est connu pour ajouter chaque jour de nouvelles pièces au lourd dossier de la combinatoire des corps.

Dire d'abord que le titre est mensonger puisqu'il faut prévenir les prudes et les pudibonds qui iraient en toute confiance voir un film garantie sans ébats, sans sodomie et sans fellation. Il est à craindre qu'ils soient déçus par l'accumulation d'actes pornographiques, par leur succession rabelaisienne, par le méli-mélo rigolo de positions acrobatiques pratiquées dans des salles de bain ou dans le cadre bienveillant de dame nature. On y verra des fesses avec quelques traces d'herbe, des sexes laiteux et des cartes vitales.

"Il n'y a pas de rapport sexuel" est avant tout un gros travail de montage sur des gars bien montés, opéré par Raphaël Siboni qui a fourni un travail de titan qui aime se rincer l'oeil en visionnant des milliers d'heures de making off filmés par HPG. Quand celui-ci tourne, il laisse courir une caméra sans pilote pour que son travail salutaire soit conservée pour l'éternité. Siboni - louons son dévouement - en a donc tiré une heure et demie de bouts à bouts qui fait un tour d'horizon complet, exhaustif, de tout ce que filme HPG.

Les mauvaise langues, qui ne sont pas celles utilisées par les protagonistes de ses films, disent d'ordinaire que la pornographie est triste et répétitive, triste parce que répétitive. Elles n'y voient qu'une activité mécanique ennuyeuse. La chair est triste et j'ai vu tous les pornos, pourraient-elles ajouter...

HPG, version Siboni, c'est au contraire une pornographie assumée, joyeuse et loin d'être bête. Ce qui se passe sur son canapé fort occupé est assez subversif, et son discours, jamais théorique, déborde de bon sens et d'appétit.

Bref, même si on n'est pas client du va-et-vient érigé en 10ème art, et qu'on laisse pour une fois sa morale au vestiaire avec ses effets personnels, on ne cessera de rire et de sourire dans cet opéra dédié au bas-ventre et aux parties génitales.

Pourquoi ne pas commencer 2012 avec un cinéma inconvenant mais sympathique ? Il reste plus de cinquante semaines de tout-venant cinématographique, une campagne électorale, les Jeux Olympiques et moult sauts et sursauts boursiers et économiques pour reprendre ses esprits...

On parle ici pour ceux qui n'ont pas la pornographie chevillée au corps. Allez, détendez-vous ! Suivez le guide HPG !



Date : 17 janvier 2012

IL N'Y A PAS DE RAPPORT SEXUEL

Par : Romain Sublon

HPG a avalé de travers.

Raphaël Siboni, plasticien et vidéaste, s'offre un drôle de dépuçelage pour son premier film de cinéma *traditionnel* ; un documentaire sur HPG (Hervé-Pierre Gustave), monstre français du porno, à partir de plus de 1000 heures d'images enregistrées par ce dernier sur ses multiples tournages de films X.



Il n'y a pas de rapport sexuel (Lacan es-tu là au coin du bois ?) est un film saisissant, fascinant et, il faut bien l'admettre, glaçant (sachant que la glace a pour égale vertu de faire pointer les tétons et ramollir la verge).

Voir ces hommes et ces femmes s'ébattre dans des positions, des lieux, des instants incongrus... Les voir saoulés de paroles par le tour à tour séduisant, horripilant, monstrueux ou généreux HPG... Les voir jouir sur commande ou quand ils ne s'y attendent pas (plus)... Les voir penser à acheter des poireaux au supermarché quand ils fourrent le leur dans le chou-fleur de l'autre... Voir tout ça et en rire... Voir tout ça et, gloups ! Avaler sa trompette... Voilà qui fait un effet bœuf. On est là, K.-O. mais souriant. Oui, mal à l'aise aussi, parfois.

Il faut rendre hommage à HPG qui, acceptant de lâcher ces 1000 heures de rush à un parfait inconnu pour lui, a créé un pont inattendu entre le monde clos du porno et le reste du monde (clos aussi puisque souvent sentencieux à son égard).

Il faut rendre hommage à Raphaël Siboni qui, prenant en charge ces 1000 heures de rush, a accompli un travail d'une élégance parfaite, parce que à bonne distance.

Il n'est plus question ni d'idéaliser ni de diaboliser le porno. Il s'agit de raconter une histoire où, comme bien souvent, se côtoient l'amour et la violence.

Romain Sublon

NB : Le film est en salles depuis le 11 janvier 2012 (évidemment dans très peu de cinémas en France puisque interdit aux -18 ans). Visiter le site du distributeur [Capricci](#) pour plus d'informations.

A ne pas rater : projection unique au cinéma [St-Exupéry](#) (rue du 22 novembre à Strasbourg), en présence de HPG, le 26 janvier à partir de 20h. Séance suivie de la projection de l'excellent court-métrage de HPG, au titre parfait ; **HPG son vit, son œuvre.**



L'hebdo ciné

Date : 12 janvier 2012

Il n'y a pas de rapport sexuel : le coup de cœur de la semaine

Raphaël Siboni n'a aucun lien particulier avec le monde de la pornographie. Il est en fait un artiste contemporain qui a trouvé en HPG et en l'observation de la pornographie, un sujet d'art.

Dans son documentaire, *Il n'y a pas de rapport sexuel*, il utilise les milliers d'heures de rushes de HPG qu'il a collecté en laissant tourner une caméra pendant les tournages des films.

Lorsqu'on s'intéresse au porno, HPG est un bon sujet. Réunissant tous les clichés du genre, il est à la fois réalisateur, acteur, producteur dans ce milieu si particulier et se balade entre le monde amateur et le professionnel. De plus, HPG est déjà un homme qui réfléchit sur son média : le X. Il est donc le parfait sujet d'étude et la meilleure façon de pénétrer les coulisses du milieu.

Au-delà des trucages qu'impose la mise en scène du porno, le film s'intéresse également à la mécanisation des corps et au travail sur le geste.

Et le titre lui-même résume ce long-métrage brillant : « Il n'y a pas de rapport sexuel » est tiré de l'Étourdi de Lacan qui explique que dans une relation sexuelle, il n'y a pas de plaisir partagé mais une utilisation de l'autre pour sa jouissance égoïste et personnelle.

Un documentaire puissant sur la solitude.